COLLECTION « AMIS DU VIEUX LYON »

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ
A DEUX CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE I A 200
CINQ ONT ÉTÉ RÉSERVÉS A
L'ANNOTATEUR

EXEMPLAIRE N° 135

3.

LA VILLE
DE LYON
EN VERS
BURLESQUES

5

LA
VILLE DE LYON
EN VERS BURLESQUES

1683

RÉIMPRESSION

DE L'ÉDITION

CONSERVÉE A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

PUBLIÉE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

DE

EUG. VIAL

LYON
CUMIN ET MASSON
1918

INTRODUCTION

La réaction politique que fut la Fronde s'accompagna, en France, d'une réaction littéraire. A la suite de Saint-Amant, dont les *Caprices héroï-comiques* avaient donné le signal, des écrivains, Scarron en tête, s'insurgèrent contre les écoles de Ronsard et de Malherbe et contre le ridicule pathos des Précieuses. Aux alexandrins solennels et guindés, les poètes opposèrent le petit vers de huit pieds, alerte et sans façon ; aux grandes phrases ampoulées, le langage vulgaire où chaque chose était appelée par son nom. Et pendant la seconde moitié du XVIIe siècle, de 1648 à 1660 surtout, les parodies, les poèmes héroï-comiques et bouffons, tout le Burlesque eût en France une vogue extraordinaire.

Au temps de la Fronde, puis jusqu'en 1690,

les gazettes burlesques abondent : *la Muze historique* de Loret, de 1650 à 1665, continuée par *la Gravette de Mayolas ;* les *Gazettes burlesques* de Scarron, en 1665 ; les *Lettres à Madame*, de Robinet, de 1665 à 1670, suivies des *Lettres à l'Ombre de Madame*, des *Lettres à Monsieur*, des *Lettres à L.L. A.A. Monsieur et Madame*, de Boursault, de Perdou de Sulligny et de bien d'autres.

Plus nombreux encore furent les poèmes de tout genre affichant en sous-titre, comme une réclame, l'épithète « en vers burlesques ». Les descriptions de villes et les scènes de la rue offraient à la verve des rimeurs de faciles développements ; ils en usèrent à l'envi. Après la *Rome ridicule*, de Saint-Amant, c'est *la Ville de Paris en vers burlesques*, par le sieur Claude Berthod en 1655, et, vers 1661, *le Tracas de Paris ou la Seconde partie de Paris en vers burlesques*, par Colletet. Puis la *Description de la Ville d'Amsterdam en vers burlesques, selon la visite des six jours d'une semaine*, par Pierre la Jolle, en 1666 ; la *Chronique scandaleuse ou Paris ridicule*, en 1668. Pour ne citer que ceux-là.

*
* *

Si Lyon ne prit aucune part aux troubles de la Fronde, la fronde littéraire y fut du moins fort goûtée. En 1650, 1655, 1664, nos registres consulaires mentionnent le paiement des imprimeurs ou libraires lyonnais qui fournissent chaque semaine, aux échevins, officiers de Ville et ex-consuls, les gazettes « ordinaires, burlesques, extraordinaires et autres nouvelles », notamment les « gazettes burlesques du s^r Loret imprimées à Paris » et, plus tard, celles « dédiées à Madame ». Le libraire Charles Mathevet publie, rue Mercière, une édition lyonnaise des *Lettres* de La Gravette de Mayolas et c'est à Lyon que paraît, en 1678 ou 1680, chez Antoine Offray, une suite anonyme du *Roman Comique* de Scarron, dédiée à un Bollioud, écuyer et conseiller du roi en la Sénéchaussée.

Mais on ne se contenta pas, chez nous, de lire et d'apprécier les productions de la littérature à la mode, on les imita. S'il est exact, comme

on l'a souvent écrit, que les Lyonnais sont réfléchis et observateurs, qu'ils ont une tendance naturelle à la raillerie... et à la gourmandise, ceux d'entre eux qui se piquaient alors de poésie ne réunissaient-ils pas les qualités essentielles des vrais écrivains burlesques ?

Ils suivirent, en tout cas, le goût du moment, et il s'imprima à Lyon, avec un grand nombre de petites pièces en petits vers — Noëls, Lettres ou Requêtes —, quelques œuvres de plus longue haleine où ne manquent ni l'observation ni l'esprit. Un Lyonnais qui ne signait que d'initiales publia en 1664, chez Antoine Julliéron, l'*Entrée de Monseigneur le Légat Flavio Chigi... dans la Ville de Lyon en vers burlesques ;* en 1683, *la Ville de Lyon en vers burlesques* — l'ouvrage que nous réimprimons — corrigé et augmenté « par le sieur P. B. », fut édité ou réédité chez Pierre Bouchard, rue Thomassin au Chapeau d'Or.

L'auteur inconnu de ce récit rimé s'était évidemment inspiré de l'œuvre de Berthod et Colletet citée plus haut : *la Ville de Paris en*

vers burlesques. Ces deux descriptions, en vers de huit pieds, sont divisées, l'une et l'autre, en deux parties ou journées; Berthod débutait ainsi :

Ouy, Paris, fussay je pendu,
Quand on me l'auroit défendu,
Je veux, deussay je vous déplaire,
Décharger sur vous ma colère...

Les quatre premiers vers de son confrère lyonnais sont :

Fut-je plumé comme un poulet,
Ou rincé comme un goubelet,
Si ma Muse Lion dépeint,
Vous lairrez de manger du pain...

C'est le même ton. Les boniments des marchands du Pont du Change ressemblent fort à ceux des marchands du Pont-Neuf; un imagier parisien offrait :

Quatre crayons faits par Bel-Ange
Et trois œuvres de Michel-Ange...

les deux chalands lyonnais réclament

Quelques fins crayons de Bel-Ange
Ou du célèbre Michel-Ange

et, parmi les artistes représentés aux étalages, les deux livres citent ensuite Poussin, Stella, « un certain Flamand ». Des scènes identiques se déroulent, ici et là, au Palais et aux Halles. *La Ville de Paris en vers burlesques* a certainement servi de modèle au rimeur lyonnais.

*
* *

La mince brochure où notre ville était pittoresquement décrite d'après nature fut certainement bien accueillie par les Lyonnais puisqu'elle eut, à notre connaissance, au moins quatre éditions dont deux parurent *peut-être* la même année. Les recherches faites sur ces diverses éditions permettent de donner sur chacune d'elles les renseignements suivants :

A. [1683 ?]. — [La Ville de Lyon en vers burlesques.] [A Lyon, chez Pierre Bouchard] ? [In-12].

Cette édition n'est connue que par un exemplaire incomplet conservé à la Bibliothèque Nationale. En tête du volume (ne contenant

que la Deuxième Journée) se trouve le titre suivant — titre fautif puisqu'il porte « Première Journée » et qu'il donne le sommaire de la Deuxième Journée :

La Ville || de Lyon, || en vers burlesques. || Premiere Iourne'e || Contenant. || La harangue des Poissonniere. || Le debat des Fruitieres || L'éloquence des Battelieres. || Et plusieurs entretiens facecieux. || Corrigez & augmentez par le sieur P. B. || (Un fleuron représentant une corbeille de fleurs) || *A Lyon, || Chez Pierre Bouchard, || rue Tomasin au Chapeau d'or. || MDCLXXXIII. || Avec permission.*

Ce titre, qui seul date l'exemplaire, paraît bien en faire partie, mais il faudrait dérelier le volume pour en être certain et affirmer que cette page n'a pas été rapportée. Elle est suivie d'un reste d'onglet qui prouverait un arrachement si sa partie supérieure n'était pas coupée carrément. On remarquera d'ailleurs que nous ne connaissons ni le titre de la Première Journée de cette édition, ni le titre de la Deuxième

Journée de la Bibliothèque de l'Arsenal dont il va être parlé, et qui date de 1683.

Tant que ces deux titres n'auront pas été comparés sur des exemplaires complets, il sera sage de ne dater qu'avec réserves l'exemplaire défectueux de la Bibliothèque Nationale. Il *peut* provenir d'une édition antérieure à 1683.

Ce volume de la B. N. a 36 pages; le texte, qui finit sur la page 34, comprend 836 vers. Les deux personnages qui décrivent la ville en dialoguant sont appelés Iannot et Pierre (Iannot sera nommé Benoist dans les éditions ci-après); au début de chaque tirade, le nom de celui qui parle est souvent imprimé en tête du premier vers.

Au point de vue de la langue, de l'orthographe et de la métrique, cette édition est peut-être plus correcte que celle qui suit. On y trouve avec *nôtre*, *vôtre* (au lieu de *nostre*, *vostre*), des abréviations qui n'existent pas dans l'édition étudiée ci-après (*marchõs* pour marchons, *le lõg* pour le long, etc.); l'emploi de l'*y* y est moins régulier (*amy*, *icy*, etc.). Mais rien en somme

ne permet de décider, d'après le texte, quelle fut, des deux éditions, celle qui parut la première. On verra plus loin, page 123, les variantes assez importantes qui les distinguent l'une de l'autre.

B. 1683. — La Ville de Lyon en vers Burlesques... A Lyon, chez Pierre Bouchard. In-12. — La Bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire de cette édition — celle que nous avons réimprimée. Les deux journées y sont reliées en un volume de 140 millimètres de haut sur 75 millimètres. En tête se trouve le titre suivant : *La Ville* || *de Lyon,* || *en vers burlesques.* || *Premiere Iourne'e.* || *Contenant.* || *La harangue des Merciers.* || *Le débat des Fruitieres* || *L'inventaire de la Loge.* || *La chicane des Plaideurs.* || *L'éloquence des Battelieres.* || *Et plusieurs entretiens facecieux.* || *Corrigez & augmentez par le sieur P. B.* || (Petit fleuron) || *A Lyon,* || *chez Pierre Bovchard,* || *rue Tomasin au Chapeau d'or.* || *M DC LXXXIII.* || *Avec Permission.*

Le titre de la Deuxième Journée manque.

Première Journée : 46 pages (la première

portant le titre, les pages 2 et 46 blanches). et 984 vers. — Deuxième Journée : 38 pages (les 2 premières manquent; la dernière est faussement numérotée 36, les numéros 11 et 12 ayant été répétés dans la pagination, au lieu de 13 et 14); 918 vers. — A défaut du second titre disparu, l'orthographe, les caractères et la disposition typographiques, montrent que, dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal, les deux journées appartiennent bien à une même édition.

C. 1728. — La Ville de Lyon en vers burlesques. Lyon, Nicolas Barret imprimeur. In-12.

Cette édition nous est connue par un exemplaire faisant partie de la bibliothèque lyonnaise de M. le docteur Carry. Les deux journées sont reliées en un volume mesurant 149 millimètres sur 82; en tête du volume on a placé le titre de la Deuxième Journée (voir ci-après) en collant sur les mots « Deuxième Journée » une étroite bande de papier.

Première Journée : 34 pages (les 2 premières,

avec le titre manquent) ; sur la page 34, non numérotée, est imprimée la permission, datée du 7 novembre 1728. Le texte commence à la page 3, ornée, en tête, d'un bandeau où deux sirènes soutiennent un médaillon portant une tête d'homme de profil à gauche. Cette journée comprend 984 vers ; après le dernier vers : « Fin de la première Partie. », et l'avis : « L'on donnera incessamment la seconde partie, qui contiendra la deuxiéme journée. »

Deuxième journée. Titre : *La Ville* || *de Lyon,* || *en vers burlesques.* || *Deuxiéme Journée.* || *Contenant* || *La haranguè des Poissonnieres; le debat* || *des Fruitieres; l'eloquence des Batte-* || *lieres; & plusieurs entretiens facécieux.* || *Corrigez & augmentez par le sieur P. B.* || (Fleuron : les armes de Lyon dans un cartouche) || *A Lyon,* || *chez Nicolas Barret, Imprimeur* || *ruë Belle-Cordière.* || *M DCC XXVIII.* || *Avec Permission.* — Cette journée a 34 pages ; le texte commence sur la page 5, sous le bandeau déjà décrit, et finit sur la page 33 ; la page 34, non numérotée, porte la permission, conforme à celle de la

première journée. La seconde journée contient 958 vers.

Le texte de cette édition diffère (dans la deuxième journée seulement) du texte des deux éditions précédentes. Comme on le verra aux variantes, il reproduit tantôt l'une, tantôt l'autre de ces éditions. L'éditeur a fait quelques corrections orthographiques et typographiques, remplaçant ordinairement l'y par un i (*ami*, *voici*), rectifiant quelques vers, mais réimprimant la plupart des fautes des éditions antérieures (*Ou l'espiegle* pour « Ulespiegle », *etampes*, pour estampes, l'*Imagé* pour l'Imagier, *Poussain*, *Pastorelles*, *boucheri*, etc.). Les noms des personnages (Pierre et Benoît) sont souvent ajoutés, en tête de tirades où ils manquaient.

D. 1750. — La Ville de Lyon en vers burlesques, Lyon, Vve N. Barret. Petit in-12.

Cette édition est une réimpression de celle de 1728 dont elle ne diffère que par l'orthographe.

Première journée : 34 pages (la dernière

blanche) et 984 vers. — Deuxième journée : 32 pages (la dernière blanche) et 957 vers seulement, le vers qui devait donner la rime au vers 947 ayant été omis.

Titre de la première partie : *La Ville* || *de Lyon,* || *en vers burlesques.* || *Premiere Journée.* || *Contenant* || *La Harangue des Merciers; le debat des Fruitie* || *-res; l'Inventaire de la Loge, la chicane des* || *Plaideurs, l'éloquence des Battelieres, & plu-* || *sieurs entretiens facécieux.* || *Corrigez et augmentez par le sieur P. B.* || (Fleuron : les armes de Lyon dans un cartouche) || *A Lyon* || *chez la Veuve de N. Barret, Imprimeur* || *Libraire, rue Thomassin, au Chapon-gras.* || *M DCC XXXXX.* || *Avec Permission.*

Titre de la seconde partie : *La Ville* || *de Lyon,* || *en vers burlesques.* || *Deuxieme Journée.* || *Contenant* || *.La Harangue des Poissonnieres ; le débat* || *des Fruitieres ; l'éloquence des Batte-* || *lieres ; & plusieurs entretiens facecieux.* || *Corrigés et augmentés par le sieur P. B.* || (Fleuron : Vase de fleurs à deux anses, posé sur une tablette) || *A Lyon,* || *Chez la veuve de N. Barret, Imprimeur—*

|| *Libraire, rue Thomassin, au Chapon gras.* || *Avec Permission.*

Le bel exemplaire de cette édition que possède M. Dissard, ancien conservateur des Musées de Lyon, provient de la vente Renard et mesure 150 millimètres de hauteur sur 82.

Après ces détails qui montrent l'histoire de notre petit livre encore bien obscure et bien incertaine, il faut mentionner ici la réimpression faite, en 1846, par J.-B. Monfalcon, de l'édition de 1750 dans *Facéties lyonnaises*, Lyon, Collection des Bibliophiles lyonnais. Imprimerie de Th. Lépagnez, 1846. In-16. — Tiré à 25 exemplaires.

D'autre part, dans la *Revue du Lyonnais* (1884, t. VIII, p. 6), M. E. Philippon a reproduit, d'après l'édition de 1728, tous les vers en patois lyonnais de *Lyon en Vers Burlesques* et en a fait, au point de vue linguistique, une savante étude à laquelle nous renvoyons.

*
* *

Les éditions de *la Ville de Lyon en vers burlesques* sont toutes aujourd'hui rarissimes. La bibliothèque de la Ville de Lyon ne possède qu'un exemplaire incomplet de l'édition de 1750. Les quatre éditions connues sont toutes divisées en deux journées, au cours desquelles les deux visiteurs de la cité suivent, l'un guidant l'autre, le même itinéraire pour admirer les mêmes monuments. Une grande part est toujours faite, dans leurs récits, aux étalages des libraires, au langage épicé des vendeuses sur les marchés ou des batelières dans leurs bêches, aux auberges alors réputées et, surtout, à la hâblerie vantarde des bouchers fréquentant les quatre grandes boucheries lyonnaises. Enfin, depuis 1683 au moins, tous ces petits livres portent la mention : « *Corrigez et augmentez par le sieur P. B.* »

Comme on le verra par les variantes données plus loin, les quatre éditions décrites ici sont

conformes, à quelques vers près, dans les dialogues où les deux promeneurs échangent, en français, leurs impressions sur la ville. Elles ne diffèrent guère que dans les couplets de la *Deuxième Journée* rimés en patois lyonnais : couplets des bouchers, des lavandières et des poissonnières, plus ou moins remaniés, augmentés ou réduits. Tous les faits historiques mentionnés dans l'ouvrage se retrouvent dans les quatre éditions qui nous sont parvenues, notamment : la mort de Molière (1673), l'incendie de l'Hôtel de Ville de Lyon (1674), la réparation de l'horloge de ce monument (vers 1676), la location consentie par le Consulat à l'horloger Nourrisson du corps de garde du Change (depuis 1679). Enfin les nombreux livres cités dans les deux longs passages relatifs aux libraires figurent presque tous, de 1680 à 1682, dans les annonces de l'édition lyonnaise du *Mercure galant*, en particulier le « Poème du quinquina de Monsieur de La Fontaine » que le numéro de janvier 1682 propose, au prix de « 45 sols », comme venant de paraître.

Le Lyon en vers burlesques tel qu'il fut publié en 1683 (et tel que nous le publions ici) était donc, à cette époque, un livre d'actualité ou tout au moins la réédition, soit d'un ouvrage récemment épuisé, soit d'un livre plus ancien dont des remaniements faisaient un livre nouveau.

Cependant l'édition originale qu'on retrouvera — ou qu'on identifiera — sans doute quelque jour, ne peut pas être de beaucoup antérieure à 1683 sans être tout à fait différente des éditions connues. Et en supposant même que cette édition primitive ne contienne — si elle existe — aucune des mentions historiques énumérées plus haut, elle ne peut qu'être postérieure à 1661 puisque l'auteur lyonnais, ainsi que son titre même le prouve, avait pris pour modèle *la Ville de Paris en vers burlesques* de Berthod et Colletet.

*
* *

La date de la composition de notre volume étant ainsi fixée, approximativement, par son

texte même, est-il possible d'en désigner l'auteur ? On s'est basé pour le faire sur la mention inscrite sur toutes les éditions connues « corrigez et augmentez par le sieur P. B. », et l'on a donné à ces deux majuscules diverses interprétations. Le plus sage était peut-être d'y voir les initiales de Pierre Bouchard, le libraire-éditeur de 1683 ; explication d'autant plus vraisemblable que l'auteur ou les auteurs inconnus de Lyon en vers burlesques se montrent particulièrement renseignés sur les livres et les libraires lyonnais.

Brunet et Barbier dans leurs dictionnaires bibliographiques, Péricaud dans ses *Notes et Documents* pour l'année 1683, Onofrio, dans son *Essai d'un glossaire des patois régionaux*, et bien d'autres d'après eux, ont traduit « P. B. » par Pierre Bouillon et attribué l'ouvrage à un réveille-matin de la Ville de Lyon, concierge de la chapelle de Saint-Roch.

Malheureusement, ce modeste fonctionnaire, — tailleur de son état, qui parcourait, la nuit, les rues de la ville en agitant sa sonnette et en

invitant les habitants réveillés à prier pour les trépassés — naquit en 1721 et mourut en 1781 ainsi qu'en font foi les registres paroissiaux de Saint-Irénée. A peine aurait-il pu augmenter et corriger l'édition de 1750, édition qui, d'ailleurs, n'a été ni augmentée ni corrigée. Ce réveille-matin s'appelait du reste Jean-Pierre Bouillou ou Bouilloud.

On a mis en avant d'autres noms lyonnais; ceux d'un Belichon qui n'a pour lui que l'initiale de son nom de famille; d'un Bollioud, membre de cette dynastie lyonnaise qui fournit, au XVII[e] siècle, des échevins et des magistrats. C'est à l'un d'eux, conseiller du Roi à Lyon, que fut dédiée, on l'a vu plus haut, une suite anonyme du *Roman Comique* de Scarron, publiée à Lyon en 1678. Mais la généalogie des Bollioud, d'après les notes inédites du regretté M. d'Avaize, ne donne, à l'époque qui nous intéresse, aucun Bollioud dont le prénom commence par la lettre P. Il faut chercher ailleurs.

Parmi les rimeurs lyonnais qui furent les contemporains du P. B. de 1683 et que sédui-

sit le genre héroï-comique, il en est un dont le nom vient naturellement à la pensée : le chirurgien Jean-Claude Dunant. Le peu qu'on connaît de sa vie, de son œuvre, de son caractère, le rapproche incontestablement de l'auteur inconnu de Lyon en vers burlesques.

Fils d'un tailleur qui habitait, à Saint-Paul, la rue du Charbon-Blanc et qui confectionnait les manteaux d'uniforme des huissiers du Consulat, J.-C. Dunant naquit, vraisemblablement en 1610, montée des Capucins, à cent pas de la Boucherie Saint-Paul et de ce cabaret du Puits-d'Amour qui était le rendez-vous des bouchers du quartier, tout près des auberges de la Fronde et de la Bombarde où font halte les promeneurs de Lyon en vers burlesques. En 1651 il était maître-chirurgien et, en 1693, il exerçait encore, ayant été maître-garde de sa corporation et, à diverses reprises, membre du jury chargé d'examiner les candidats au poste de chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Le tir fut un de ses passe-temps. De 1663 à 1679 au moins, il était un des chevaliers du

noble Jeu de l'Arquebuse de Lyon, l'un de ceux qui signèrent, en 1679, les règlements de cette compagnie de tireurs. Entre temps il était poète, ou du moins il écrivait des vers. Il rimait avec une déplorable facilité, prodiguant les chevilles, ce qui est une des règles du genre burlesque, s'embarrassant peu des règles de la métrique, de la rime et de l'orthographe.

De 1663 à 1679, il publie d'abord un sonnet classique en tête du volume de *Quatrains anatomiques* de son collègue le chirurgien Claude Bimet; puis en 1673 et 1679, un récit et une *Requeste héroï-comique* où il se fait le porte-parole des chevaliers de l'Arquebuse ; en 1674, un recueil de *Noëls nouveaux* en français ou en patois lyonnais. L'un de ces Noëls a été réimprimé dans la *Revue d'Histoire de Lyon* (1909, p. 446) avec des notes sur son auteur. Le volume était signé « L'enfant d'VN AN de la place des Terraux », car Dunant n'habitait plus Saint-Paul ; il était « voisin des Augustins » (comme l'un des promeneurs de Lyon en vers burlesques) et faisait partie du pennonage Fontaine Saint-Marcel et place des Terreaux.

Son nom ne figure pas dans ses autres pièces, ou, son mauvais sonnet excepté, il ne l'indique que par des initiales ; et l'on retrouve ses initiales (I.C.D.) dans l'Entrée à Lyon de Monseigneur le Légat Flavio Chigi... en vers burlesques « P.L.S.G.I.C.D.C.S.L. » Ce récit héroï-comique, en trois parties, de la réception à Lyon du neveu d'Alexandre VII a été mentionné déjà. Assez bien tourné d'ailleurs, écrit et rimé bien plus soigneusement que ne l'est notre Lyon burlesque, il serait l'œuvre maîtresse de Jean-Claude Dunant si on décide de le lui attribuer.

Quoi qu'il en soit, dans les pièces qu'il a certainement écrites, le chirurgien-poète J.-Cl. Dunant se révèle joyeux compagnon, grand amateur de bonne chère et vaillant videur de pots. Assez cultivé d'ailleurs, possédant bien sa mythologie, et surtout merveilleusement renseigné soit sur Lyon dont il connaît tous les recoins et tous les cabarets, soit sur ses compatriotes, leurs familles et leurs aventures. Sa verve, un peu lourde, est naturelle, son esprit est le vieil

esprit gaulois. Il observe et goguenarde en vrai Lyonnais, de la race de notre Guignol.

On trouvera plus loin, notamment aux notes des vers 950, 1592, 1594, 1623, 1757, 1889, une série d'allusions et de rapprochements, qui, dans le texte du Lyon en vers burlesques de 1683, évoquent le nom de Jean-Claude Dunant. Sans doute ce n'est point assez pour lui attribuer sûrement un livre écrit dans sa manière, mais rien, jusqu'ici, n'empêche de supposer que Dunant a pu écrire, un peu avant 1683, une première version du Lyon en vers burlesques, version que le sieur P. B. — peut-être le libraire Pierre Bouchard — aurait remaniée et publiée, d'ailleurs fort incorrectement. La lumière se fera sur beaucoup de points encore douteux de ce petit problème bibliographique le jour où l'on retrouvera, avec ses deux titres, l'édition dont la Seconde Journée est conservée à la Bibliothèque Nationale.

*
* *

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, si la valeur littéraire de l'œuvre qu'on va lire est des plus minces, son intérêt historique méritait une réimpression. La Ville de Lyon en vers burlesques, le premier guide détaillé de Lyon que nous possédions, nous retrace l'aspect ancien de notre ville, en nous renseignant sur de nombreux monuments disparus, défigurés ou reconstruits. Ses mauvais vers sont surtout précieux par ce qu'ils nous révèlent des coutumes, du caractère et du langage de nos ancêtres pendant le dernier quart du XVIIe siècle.

Cette série de scènes naturalistes évoque pittoresquement la vie et les bruits de Lyon dans ses rues étroites et encombrées ; à ce titre et bien que l'auteur, ou ses personnages, n'hésitent jamais à désigner par le mot propre les choses qui le sont le moins, il nous a semblé que ces descriptions et ces dialogues devaient être conservés.

Ils seront certainement goûtés par tous ceux qui aiment à entendre raconter le passé de notre vieille cité par un témoin fidèle, parlant, avec le savoureux accent du terroir, la langue des Lyonnais d'antan.

Eug. VIAL.

Cette réimpression reproduit fidèlement le texte de l'édition de 1683 conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal. A ce texte l'on a ajouté, pour en rendre la lecture plus facile :

[Entre crochets] :

1° Les noms des personnages souvent omis dans l'édition de 1683 ; ces noms sont suivis d'un point d'interrogation lorsqu'ils ne figurent dans aucune des éditions connues.

2° Une numérotation des vers qui permettra de se reporter soit aux notes, soit aux variantes.

(Entre parenthèses) :

Les lettres oubliées à l'impression, lorsque leur absence rendait un mot incompréhensible.

LA VILLE DE LYON,

EN VERS BVRLESQVES.

PREMIERE IOURNE'E.

CONTENANT.

La harangue des Merciers.
Le débat des Fruitieres.
L'inventaire de la Loge.
La chicane des Plaideurs.
L'éloquence des Battelieres.
Et plusieurs entretiens facecieux.

Corrigez & augmentez par le sieur P. B.



A LYON,
Chez PIERRE BOVCHARD,
ruë Tomasin au Chapeau d'or.

M DC LXXXIII.
Avec Permission.

Le titre ci-contre imite, dans la mesure du possible, le titre de l'exemplaire de l'édition de (1683 ?) conservé à la Bibliothèque Nationale.

LA VILLE DE LYON

EN VERS BURLESQUES.

P. 3 Fut je plumé comme un poulet,
Ou rincé comme un goubelet,
Si ma muze Lion dépeint,
Vous lairrez de manger du pain,
Hommes, Femmes, Filles et garçon,
Pour rire de telle façon,
Que le ventre vous fera mal,
Ou je serois un animal.

LE PONT DU CHANGE.

[PIERRE ?]

Commençons par le Pont du Change.
Amy ne trouve pas étrange,
De voir icy de tous mettiers,
La pluspart ce sont des merciers,
Qui ne sont pas des plus lourdaux,
Pour bien deniezer les badeaux,
Regarde un peu leur détalage,

4 Ce n'est ny beurre ny fromage,
Mais de mille sorte d'habits,
De drap, de toille et de tabits,
Couleur de gris, de rouge et jaune,
De bleuf, de couleur de vandôme,
Voyons comme ils sçavent endormy,
Les bonnes gens, mon cher amy.

LE MERCIER.

Messieurs, vous faut-il point d'habit,
J'en ait de drap et de tabit,
Qui n'ont jamais été porté,
Trois fois de vraye vérité,
J'ai un beuffle et un coletain,
Avec un pourpoint de Satin,
Que j'ai acheрté d'un bon drole,
Qui le gaigna au siege de Dole,
Je ne le met en montre icy,
Car j'ay oüy faire récit,
Qui(l) fut pris dans le coing d'un Bois,
Au Capitaine de Verbois.
J'ay quantité de beaux manteaux,
Comme aussi de très beaux chappeaux,
Que j'ai achetté de bons drolles
Qui (i)mitent le valet à Marrolles,
Si vous en désirez des bons,

Venés jusques à la maison,
5 Car je vous connoît honnête homme,
Et non de ces mangeurs de pommes,
Je vous fairay si bon marché,
Que vous ne serez point fâché,
De me donner de vôtre argent,
Car je suis un très-bon vivant.

PIERRE.

Cà Maistre point tant de babil,
Que nous ferez-vous cét habit.

LE MERCIER.

Trois écus six sols six deniers,
Voilà mon mot pour le dernier,
Vous n'en verrez point de plus beau,
Depuis le bas du pont en haut,
Je le laisse au prix qu'il coûte,
Ne faite donc point le marroufle,
Prenez-moi vittement au mot,
Ou vous passerez pour un sot.

BENOIST.

Quoyque je sois couvert de laîne,
Je ne suis point moutons de Maine,
Espagnol non plus qu'Alleman,
6 Pour donner ainsi mon argent.
Si je vous en donnois trois livres,

Je l'acheterois à la livre,
Il ne vaut pas un faux écu,
Car il a deux trous près du cu,
En vérité il n'en peut plus,
Tout déchiré et découssus,
De tous cottez il montre la corde,
Par-bleux j'ay peur qu'il ne me morde,
Il montre le cu et les dents,
Certes il fait peur aux pauvres gens.

LE MERCIER.

Messieurs ne faut point se gosser,
Car je pourroit bien m'en chocquer,
Vous n'avez pas bésoin d'habit,
Et vous avez trop de babil.

PIERRE.

Allons amy sortons de grace,
Vois-tu comme il fait la grimace,
Laissons les chausses et le pourpoint,
De peur d'avoir des coups de point,
A gauche ce sont les Merciers,
Accompagnez des Savetiers,
J'en vois un qui s'adresse à nous,
Mon bon amy que voulez-vous.

7 LE MERCIER.

Messieurs, à mes belles chemises,

Aux fines glaces de Venise,
A mes fins cizeaux de Moulin,
Quand je dis vrai je ne m'en point,
Aux fausses manches à grand point,
Belle cravate de fin lin,
Belle bources, fines lunette,
Aux beaux rabbats, belles ma(n)chettes,
Enfin à tout ce que je vent,
Venez apporter vôtre argent.

BENOIST.

Mon amy gardez vos lunettes,
Nous en avons bien de mieux faites
Que nous vous prêterons toûjours,
Pour apprendre à lire au bon jour,
Amy sortons vitte de grace,
Et sans point faire la grimace,
Pousse ce vilain Païsant,
Mor-bleux tu vas trop lentement.

LE SAVETIER.

Icy Messieurs que voulez-vous,
Des beaux Souliers mignons et doux,
8 Doublé de fort bonnes semelles,
Jamais vous n'en vitte de telles,
Vous les porterez plus d'un an,
Sans y coudre un point seulement.

PIERRE.

Aux autres ceux là sont riflez,
Mon amy gardez vos souliez,
Fusions-t'il tout garny de cloux
Ils sont trop mal baty pour nous.

LA LIBRAIRESSE.

Venez ça mon petit mignon,
N'achetterez vous rien de bon.

BENOIST.

A vous la belle Librairesse,
Tête bleu que vous avez presse,
Et bien qu'avez vous donc de bon?

LA LIBRAIRESSE.

Voicy les œuvres de Scarron,
Et les Satyres de Boileau,
Des plus augmentés et nouveaux.

9 PIERRE.

Avez-vous Paris ridicule,
Ou bien les amours de Catulle,
Enfin qu'avez-vous de plus beau,
Ces Livres reliéz en veau,
Montrez vôtre arrière-boutique,
Vos magasins qui font la nique,
Aux Libraires de ruë Mercière,
Avec vous nous ferons affaire.

Montrez vos livres précieux,
Admirez des plus curieux.

LA LIBRAIRESSE.

Voulez-vous Pierre de Provence,
Ou bien les douze Pairs de France,
Le grand Avanturier Buscon,
Avec les quatres Fils Aymon,
Ou l'Espiegle, la belle Heleine,
Gargantua, Polichinelle,
Enfin tout ce que le temps,
Donne de beaux et de galant,
Avez vous quelque maladie,
Le tombeau de melancolie,
Vous guerira dans le moment
Que vous rirez en le voyant,
Ou bien si vous me voulez croire,
Pour dissiper vôtre humeur noire,
Prenez les Songes et vision,
De Briscambille le boufon,
Qui vous feront pis(s)er de rire,
En contemplant ses resveries.

PIERRE.

Que nous ferez vous ce beau livre.

LA LIBRAIRESSE

Vous m'en donnerez quatre livres.

PIERRE.

Si je vous en donnoit vingt sou
Vous me prendriez pour un grand fou,
Voyez qu'il est mal rélié.
Tout gattez et tout embarbouillé,
Me prenez vous pour vôtre dupe
Nous on des haut non pas des jupes.

LA LIBRAIRESSE.

Tout beau, Monsieur, appaise-vous
Que vous êtes tendre en courroux
La mort seule doit nous fâcher,
Non pas un sujet si léger,
Voyons donnez moi un écu,
Voilà vingt sols de rabattu,
Ce que vous allez réhauser
Nous fera possible accorder.

11 PIERRE.

Regardons enfin ce beaux Livre
Je crois qu'il nous ferois révivre
Si nous devenions assez sot,
Pour laisser souliers et sabot.

LA LIBRAIRESSE.

Du moins s'il vous faisoit mourir,
Ce seroit à force de rire,
Voyez seulement son portrait,

Il n'y a pas jusques au moindre trait,
Qui ne donne plus de plaisir,
Que boire manger et dormy,
Enfin de l'un et l'autre bout,
Vous le verrez plaisant par tout
Il a pour casque une marmitte,
Pour plastron une lichefritte
Armé d'andoüille et soussisons,
N'a t'il pas bonne façon,
Une broche pour allebarde,
Plaine de chappons et poulardes,
A cheval dessus un tonneau,
Voilà pas un beau jouvenceau,
Qui le pot et le verre en main
Se mocque par-bleu du chagrin.

12 BENOIST.

Quarante six sols six deniers,
Voilà mon mot pour le dernier,
Donnez-le si vous estes sage,
Vous n'en aurez pas davantage.

LA LIBRAIRESSE.

Et bien, Messieurs, ne jurez pas,
Pour ce prix vous ne l'aurez pas,
Un Libraire de Belle cour,
Me le marchanda l'autre jour.

Il m'en donne un écu blanc,
Il ne s'en manquoit que six blanc,
J'aime bien mieux le luy porter,
Mon argent il pourra conter,
Au même instant qu'il le verra,
Car ce Monsieur n'est pas ingrat,
Il paye bien ce qu'il achete,
Je vous le jure et proteste,
Tous les Merciers de sur ce Pont,
Luy portent tous leurs Livres bons,
C'est l'homme le plus curieux,
Qui soit sous la voûte des Cieux,
Soit en medaille ou en Livres,
Nul dans Lyon ne le peut suivre.

13 PIERRE.

N'en Voila assez Madame hola,
Portez-luy ce beaux Livre là,
Et si vous le croyez si sage,
Portez-luy votre pucelage.

BENOIST.

Qui voudroit voir tous ces Merciers,
Il faudroit un an tout entiers,
Jamais je ne vis tant des Livres,
L'on a fort bon sujet de dire,
Adieu la pluspart des Libraires,

Le Pont est changez en ruë Mercière,
Les Savetiers se font Libraires,
Ma foi je ne m'en souciez guère,
Quittons ce Pont, allons au Change,
Pous(s)e-moy ce vendeur d'orange,
Et dans deux ou trois saut léger,
Nous serons vers cét horloger,
Qu'à tous les autres fait la nique,
Tous les soirs vuïdant sa boutique
La remettant aux habitans,
Qui y font la garde en tout temps.

PIERRE.

Nous y voici par grand bon-heur,
14 Sans infortune ni malheur,
Mais voyons de prés cette loge,
Ce beau couvert et cét horloge,
Et ce cloché fait à la mode,
Plus que nul autre incommode,
Si ce couvert étoit d'ardoise,
Il seroit plus haut d'une toise,
Cependant montons les degrez,
Possible, m'en sçauras tu gré,
Tous ces Messieurs qui se promènent,
Le plus souvent sont bien en peine,
Ne voyant point leur débiteur,

Il en sont triste jusques au cœur,
Apprehendant la banque-routte,
Qui fort souvent cher leur en coute.

BENOIST.

L'envie me prend ou je meure,
Avant qu'il soit un demy quart-d'heure,
D'accoster quelque corratiez
Et de gaigner son amitiez,
Pour me faire prester cent livres
Par après je seray plus libres,
J'auray dans Lyon cent cousin,
Quand ma bourse fera trin trin,
Mais que veut dire tout ce monde,
Qui fait tant par icy la ronde,
N'est ce point quelque Pelerin,
Qui s'est levez à ce matin,
Pour joüer de cét instrument
Qu'on appelle harpe en Allemand ;
J'apperçois c'est une fruitière,
Qui querelle un porteur de chaire,
Je croy qu'elle nous fera rire,
Approchons la fruitière crie.

LA FRUITIERE.

Que vou-tu dire, maistre Jean,
N'es-tu pas un vray fainéan,

Un yvrogne et un corna,
Et te vou encor raisonna.

LE PORTEUR DE CHERE.

Perquay ne raisonneray je pas,
Ma fay je ne me trompo pas,
Je connaisso ben à ta mina,
Que t'a beu may d'una choppina,
Macquerella de parta-faix,
Je sçay lo mety que te fais,
Comben a-tu vendu de fille
Qu'astura trainon le guenille.

LA FRUITIERE.

Te n'ia menty, larron, filou,
Punais, bouquin, chien de hibou,
16 Avoy ton vilin na camard,
Te semble lo chin de vimard,
Si j'empugno cety bâton,
Te chantera un otro ton.

PIERRE.

Laissons ce beau carrillonnage,
Approchons ce vendeur d'Image,
Dieu vous gard, M^r le Bourgeois.

L'IMAGÉ.

Et à vous, Messieurs les villois.

BENOIST.

Faites-nous voir de vos Etampes,
Des plus belles et fines trempes,
N'avez vous point quelque portrait,
De quelque Peintre fort adroit,
Soit de Monsieur ou Demoiselle,
Dessus de velin ou de toille,
Cela ne nous importe point,
Hatez vous et ne tardez point.

L'IMAGÉ.

Messieurs je vous veux satisfaire,
Car j'ay icy tout vôtre affaire,
Soit en papier ou en velin,
17 En lin, en toille, en parchemin,
Soit en grosse ou fine peinture
En detrempe ou mignature,
En grand, moien ou racourcy,
Je ne suis point mal assorty,
J'ai des petits et grands ouvrages,
Tant pour les fous que pour les sages,
Enfin j'ay cela que chez moy,
Je pourrois contenter un Roy,
Tenés, voyez moi ces Tableaux,
Ils sont de maître Jean Roseaux,
Cét bien le meillieur ouvrier,

Qui soit dedans tout ce quartier
C'est luy qui peint toutes les armes,
De ceux que l'on enterre aux Carmes
Aux Minimes aux Celestins,
Aux Cordeliers et Jacobins,
Et presque toutes les Eglises,
C'est luy qui dépeint les devises,
Et mêmes tous les écus(s)ons,
Des maîtres couvreurs et massons,
Qui sont quelquefois assez bêtes,
Pour se laisser casser la tête,
Tombant de quelque bâtiment,
Comm'il arrive fort souvent,
L'autre jour deux en ruë du Bœuf,
Tombèrent sur un pannier d'œuf,
Ecraserent bien cent poulet,
18 Auparavant qui fussent fait,
Ils avoient chacun cent pistolles,
Mais leurs femmes bonnes et folles,
Qui devoient en faire ripailles,
En payèrent leurs funérailles,
Et ce maître Jean mon amy,
En eut vingt écus et demy :
J'ay bien aussi quelques coppies,
De mon Compere la Folie,

C'est bien l'ouvrier de Lyon
Qui peint de la meilleure façon,
Je vous jure aussi que personne,
Si ce n'est cét excellent homme,
Ne touche à ces dignes tableaux,
Qu'on expose sur les Terreaux,
Quand quelque pendart de la grille
De peur de danser a fait gille.

PIERRE.

Et quoy misérable coquin,
Nous prens-tu pour quelque faquin,
Est ce là donc ces rares pièces,
Que tu vante avec hardiesse,
Certes je croyoit vrayement,
Qu'il n'avoit rien que de charmant,
A l'entendre jurer sa foy,
Qu'il pourroit contenter un Roy,
19 L'on diroit que le Sieur le Brun,
Connu de Messire un chacun,
Et sa Royalle Academie,
Luy fourny les moindres coppies.
J'attendois quelques beaux desseins,
Dés racourcy fait à la main
Quelques fins crayons de Bel-Ange,
Ou du célèbre Michel Ange

Ou bien du sçavant Raphaël,
De l'excellent Seigneur Phaël,
Quelqu'un de ces desseins antiques,
De ces verdures ou portiques,
Enfin je croyoit que nature,
Ce fût épuisé en peinture,
Pour faire le moindre ornement,
Du Cabinet de ce manant.

L'IMAGÉ.

Je commence à vous entendre,
Et bien Messieurs je vous veus vendre,
De ces pièces inestimables,
Mettez vitte argent sur table,
Mais je vois bien que peut être,
Vous voudriez des piéces de Maistre,
Et de maître au superlatif
Sans me conter du positif.
N'importe je vous veux com(p)laire,
Venés Monsieur nôtre Compère,
Jettez les yeux premierement,
Sur ce trait du vieux Testament,
Ou la tête du pauvre Isaac,
Alloit entrer dedans le sac
Si l'Ange d'une voix plaisante,
N'eût dit Abram Dieu se contente,

Voyez-moy cette Véronique,
Qu'elle est belle et antique,
Ces beaux crayons fait à la main,
Du sçavant Monsieur de Poussain,
Voyez ces Dieux et ces Déesses,
Les Empereurs et leurs Maitresses,
Avecque les douze Césars,
Il sont du sçavant Elzears,
C'est un sçavant peintre Allemand.
J'ay d'un autre peïntre Flamand,
D'Ovide les Métamorphose,
Si vous desirez autre chose,
J'ai de Demoiselle Stella,
Ce beau Crucifix que voila,
Son prix est de cinq livres et dix,
C'est un chef d'œuvre je vous dis,
J'ai de la même Damoiselle,
La description des Pastorelles,
Avecque tout le jeux d'enfance,
Qui contienent quatre-vingt planche,
Mais quoy ne suis je pas bien bête,
De me casser ainsi la tête,
21 Et m'altérer si vainement,
Sans gagner un sou seulement,
Acheptez ou gagnez la porte,
Et allez amuzer quelque autre.

PIERRE.

Et bien j'estime ces Marchands,
Qui sçavent attirer les chalants,
Allons sortons de cette place,
Laissons luy faire la grimace,
Enfilons la ruë saint Jean,
Marche, tu vas trop lentement,
Tournons ce coing, allons à la fronde,
Car j'entens mon ventre qui gronde,
Il veut des réparations,
Pour les tors que nous luy faisons,
Hola ! ho donnez nous bouteille,
De vôtre charmant jus de treille,
Avec la tranche de jambon,
Pour nous le faire trouver bon.

L'HOSTE.

Messieurs, vous soyez bien venu
Vive ceux qui montrent le cu.

BENOIST.

Monsieur nous demandons choppine,
Ou est allez vôtre Claudine.

22 L'HOSTE.

Elle met en perce un tonneau
De tres excellent vin nouveau,
Mais aprés cette philozelle,

L'on pourra bien tirer l'échelle,
Car c'est le meilleur sans façon,
Qu'on puisse trouver dans Lyon,
C'est un grand vin de réserve,
Que je garde et je conserve,
Pour les gens du haut mérite,
Qui viennent me rendre visite.

PIERRE.

Nous vous sommes fort obligez,
Ce vin nous pourra soulagez,
Dépuis trois heures nous parlons,
Marchons, pestons et clabodons.

L'HOSTE.

Ce vin icy vous va réfaire
Vitte Claudine icy deux verres,
Tenez, Messieurs gouttez le bien,
Je ne vous en demande rien,
Si vous ne ditte qu'il est bon,
Et tres excellent le jambon.

PIERRE.

Ma foy je suis tout entêté.
Ça nôtre hôte à vôtre santé.

L'HOSTE.

Je vous rend un million de grâce,
23 Més chers amis grand bien vous fasse,

Et bien ne vous l'ay-je pas dit,
Que l'on n'oublie les soucy,
En avallant cette liqueur,
Qui nous remet le ventre au cœur.

BENOIST.

Dites plûtot le cœur au ventre,
Car il est là dedans son centre,
Mais ditte nous par parentèse,
Combien vendez vous la semaise,
De cet excellent hypocrat,
Propre à enyvrer les rats.

L'HOSTE.

Semaise cét quatre choppines,
Approchez vous vitte Claudine,
Prenez d'argent de ces Messieurs,
Pendantqu'il sontde bonne hume(ur).

CLAUDINE.

Messieurs il me faut quatre franc,
Et si j'oublie le safran,
Que j'ay mis dedans le potage,
Avec la livre de fromage.

PIERRE.

Vous sçavez bien vôtre metier,
Vous n'aurez de nous que le tier.

CLAUDINE.

Messieurs, en fait d'honnête gens,
Je ne prend point garde à l'argent.
24 Car pour vous attirer chez nous,
Je veux bien perdre avec vous.

BENOIST.

Allons nous en à l'Audience,
C'est un jour de réjouissance,
Nous entendrons la cause grace,
Mais dont vient tant de populace,
Que je vois arrêtez à ce coing
Approchons nous pour le certain,
Pousse moy ce vendeur de miche,
J'apperçois un homme qui affiche,
N'est ce point quelque Edit nouveau
Contre Messieurs les Huguenots.

PIERRE.

Ce n'est rien que la Comédie,
Pourtant la pièce est jolie,
Sont les cocus imaginaire,
Par-bleu voila bien nôtre affaire,
Si tu veux, je sçay le moyen,
D'entrer sans qu'il nous coute rien,
Je suis connu sur mon honneur,
Dans le logis du Gouverneur,

C'est Monseigneur de Ville-Roy,
Fidelle serviteur du Roy,
Marchons donc vitte je t'en prie,
Contre la ruë des trois Maries,
Approchons de ce Paysan,
Nous entendrons son compliment,
Qui(l) fait avec que tant d'ardeur
Nuë tête à son Procureur.

LE MANAN.

Monsieu n'ay jo pas ben raison,
Comme plus vieu de la maison,
J'ay toûjour ay eu soin du bien,
Et astura je n'aray ren,
Je me seray creva de paina,
Et per una doubla vilaina,
De bella seur qu'a cajolla,
Mon pare y se laissia alla,
Y donne lo tray quart du bien,
Et may lo plus vieu n'aray ren,
Plaida me de bonna fasson,
Je juro je suis bon garçon,
Ne teny pas la bouche closa,
Cria bien, emporta ma cosa,
Je vo foy présent d'un levrot,
Sçachit que suy bon drillot.

PIERRE.

Et bien que dis-tu du manan,
Fait-il pas bien les complimens,
Le Procureur prend le levrot,
En se mocquant du pauvre sot,
Il luy donne ville gaignée,
Pourveu qu'il aye la lippée.
Laissons le manan à cette heure,
Il est neuf heures ou je meure,
26 Quoy que l'heure ne presse pas,
Marchons vitte, doublons le pas,
Au Palais allons prendre place,
Croy moy ne fait point la grimace,
Aujourd'hui c'est le jeudi Gras,
Le Plaidé nous réjouira
Arrêtons un peu je te prie,
J'entens une fille qui crie,
Se plaignant tout haut qu'un garçon,
Luy a fait faire un popon.

LA FILLE.

Messieurs n'est il pas bien dommage,
De voir une fille à mon âge,
Réduite jusques à ce point,
Qu'un garçon ne me veuille point,

Au temps qu'il eùt mon pucelage,
Il ne tenoit pas ce langage.

LE CONSEILLER.

Ma mie vous estiez bien fole,
De vous prendre à ses paroles.

LA FILLE.

Il me promit de m'épouser,
Je ne l'osa pas refuser,
Mais Monsieur n'est il pas raison,
Que vous m'ajugez une pension,
Pour nourrir la Mère et l'enfant,
Aux dépens de ce matafan.

27 LE CONSEILLER.

Ma mie on vous rendra Justice
Le drolle payera l'espice,
Tous les ans il donnera cent franc,
Pour la pension de l'enfant.

LA FILLE.

Et si l'enfant vient à mourir,
Monsieur que me donnera-t'il.

LE CONSEILLER.

Il vous donnera le bon jour
Et vous le bon soir à vôtre tour.

LA FILLE.

Me voilà pas mal satisfaite,

Se puisse t il rompre la tête,
Non pas venir emboiser les filles,
Pour les réduire à la grille.

PIERRE.

La pauvre fille est désolé,
Pour s'estre trop laissé allé,
Allons, nous en sçavons assez,
Descendons en bas du Palais,
Tourne-toy gagnons les degrés,
La descente est à mon gré,
Plus que n'est a ceux qu'on va pendre,
Tournons ici sans plus attendre.

BENOIST.

Nous voicy en bas par bon-heur,
Proche les bancs des Procureurs,
28 Laissons les avec les Sergens,
Je n'ont besoin de telle gens,
Sortons vittement de ceans,
Passons au devant saint Alban
Marchons droit contre cette allé,
La traversant nous pourrons allé
Dans l'Eglise de sainte Croix,
Nous y voicy en bonne fois,
Faisons icy nôtre Prière,
Puis poursuivant nôtre carrière,

De sainte Croix dans saint Estienne
L'on ne sort point à la charriére,
Car l'on voit l'Eté et l'Hyver,
Trois Eglises sous un couvert,
De saint Estienne à saint Jean,
Le trajet ne sera pas grand,
Il n'i a qu'à gagner la monté,
Et nous y serons tout porté,
Nous y voicy certainement,
A présent salüons saint Jean,
Ce grand Precurseur du Messie,
Qui a passé toute sa vie,
Dans une grande sainteté
Sans jamais boire ny têté,
Du jus du vin ny de cervoise,
Que celle qu'on tire à la toise,
Puis nous verrons les raretés,
Merveilles et curiosités,
29 Du passé et du temps présent,
Du Païs Turc et du Persant,
De l'Armenie et de la Grece,
Du Maconnois et de la Bresse,
En un mot ce fameux Horloge,
Qui a pour habit une loge,
Qui conserve et entretient,

Tous les misteres qui(l) contient,
Quand j'auray dit mon Oraison.
J'en feray la description.

L'ORLOGE SAINT-JEAN

Commençons donc par le plus fier,
Que le Lion ne peut aimer,
Le Coq au dessus du clocher,
Auparavant que de chanter,
Il se frappe deux fois des aîles,
Et les remet sur ses aisselles,
Et puis il chante coco coüe,
Suivant les ressorts de la roüe,
Puis quelque temps aprés cela,
On entant chanter fa sol la,
Par des celestes Musiciens,
Qui s'accordent trétous trés bien,
Je m'y connois, je le puis dire,
Mais que sert-il je les admire,
Au son du chant mélodieux,
L'on voit ouvrir un petit lieux
Par où l'Esprit de Dieu en flâme,

Descend au dessus nôtre Dame,
Qui donnant son consentement,
Ce que l'on voit visiblement,
Par une grave révérence,
Qu'elle fait lors qu'elle s'avance,
Vers l'Archange qui la salüe,
Qui ne descend pas de la nüe,
Pourtant je n'en jurerois pas,
Je vous assure en tout cas,
Qu'il s'ouvre une petite porte,
Puis s'avance en cette sorte,
Prés de Marie arrestant là,
Il luy dit *Ave Maria*
Et pour achever le mystere,
Au dessus on voit Dieu le Père,
Qui trois fois pendant l'action,
Donne sa Bénédiction,
Chacun ayant ainsi leur conte,
La Saint Esprit en haut remonte,
Marie comme auparavant,
Retourne prier promptement,
L'Archange renferme la porte,
Ainsi la Céleste cohorte
Finit dans l'espace du temps,
Qu'on chante l'Hymne de saint Jean,

Laissons le saint qui se promeîne,
Par chaque jour de la semaine,
S'arrêtant pourtant dans la niche,
31 Où tous les matins il se niche,
Laissons-là le bon Fayeton,
Il est de couleur de lotton,
Suivit de toute sa milice,
Ses palais et son exercice
Et sa femme à trogne pâle,
Pour avoir méprisé les mâles,
Laquelle change en bonne fois,
Tous les mois du moins quatre fois,
Laissons tourner tout doucement,
La rouë qui tous les cent ans,
Fait un seul tour de promenade,
Allons secoüer la salade,
Depêchons vitte je t'en prie,
Car j'entens mon ventre qui crie,
Il faut avoir pitié de luy,
Si je veux vivre sans ennuy.

PIERRE.

Marchons droit contre la grand porte,
Traçons des pieds de bonne sorte,
Régarde un peu ce portail,
Construit avec tant de travail,

Seroit de Lyon le plus beau,
Si ce n'étoit les Huguenots,
Mais ils l'ont mis presque en lambau,
L'on dit qu'il leur coûta bien chau.

32 BENOIST.

Cela ne me contente pas,
Allons nous en tout de ce pas.
Manger une bonne poularde,
Dans le logis de la Bombarde,
Tournons à gauche pour certain,
Nous y serons en moins de rien
Entrons ceans nous y voici,
Vive la joye point de souci.

PIERRE ENTRANT A LA BOMBARDE

Dieu soit ceans, l'Hôte, l'Hôtesse,
La poule au pot en allégresse,
Cependant Monsieur l'écuyer,
Afin de nous des-ennuyer,
Allez vitte courez au vin,
Sans faire le George Dandin,
Le cœur me manque je me pâme,
Au secours, l'Hôte et sa Femme.

L'HOSTE.

Hola serrez-moy la main,
Attendez à mourir demain.

L'HOSTESSE.

Escuyé courez vite au vin,
C'est le remède souverain,
Tirez du meilleur et du vieux,
Il lui fera ouvrir les yeux,

BENOIST.

Courage le voilà remis,
33 Depêche toy mon cher amis,
De nous faire une fricacé,
De deux perdrix entre lacé
De quelque chose de bon goût,
Et nous en fait un petit ragoût,
Le ragoût est des plus friant
Et le vin est très excellent,
Bien meilleur qu'il n'est à la Fronde,
Amy beuvons en à la ronde,
A la santé certainement
De la fille et du manant.

PIERRE.

La fille n'a autre intention,
Que d'avoir une pension,
Et le manant est un grand sot,
Que d'avoir donne son levrot,
Le Procureur en le mangeant,
Ne songera pas au manant,

Contons vite, payons l'Hostesse,
Depêchons nous l'heure nous presse;
Madame voilà trois écus
Que j'ai gagné à un Cocu,
Donnez dix sols à l'Ecuyer,
Afin de le desennuyer,
Adieu Madame Jaquemain,
Jusques au soir ou bien demain,
Gagnons vite le chemin neuf
Et laissons la ruë du Bœuf.

34 BENOIST.

Tu te joües de ma bonté,
De me faire si haut monté,
Amy ne te faut point facher,
Nous sommes arrivé au marché,
Si je t'eusse eu ce matin,
Je t'aurois vendu pour certain,
Car tu es une bonne beste,
Tu n'aurois pas été de reste,
N'importe faut gagner la cime,
Passons au devant des Minimes,
Tirons tout droit contre S. Just,
Et puis ne faisons point refus
Quand nous serons dehors la Ville,
De réposer là nos guenilles.

PIERRE.

Arrêtons nous je vois un bouché,
Contre son valet fort faché,
Avançons pour voir sa dispute,
Nous y voici, écoutte, écoutte.

LE MAITRE.

Naidiu etay de la façon,
Qu'on habille lo viau, masson,
Passa la porto, grou nigau,
Va apprendre habilli lo viau.

LE VALET.

Naidiu je la passeray pas,
Afferma vous ne m'avy pas,
Si la Maîtressa dit du faire,
Je verrai que j'aray affaire.

BENOIST.

Nous n'avons pas perdu le temps,
D'avoir oüi ces complimens,
Gaignons la porte de la Ville,
Traçons des pieds comme deux drilles,
Entrons au bœuf, car l'on ma dit,
Qu'on boit de bon vin le Jeudy.

PIERRE.

Bon-soir à Madame l'Hôtesse,
Dites vite que l'on se presse,

De nous tirer et du meilleur,
Qui nous réjouisse le cœur,
Beuvons à la santé de l'Hôte,
Quoi qu'il aye perdu ses bottes,
En revenant de Milleri,
C'est qu'il se rencontra surpris,
Comme fut le Père Noë,
Qu'au même Saint s'étoit voüe.
Lyon estoit la autre fois,
Je te le jure en bonne foy,
Du temps de l'Empereur Neron,
Il faisoit bien le fanfaron,
Mais le feu l'ayant consumé,
L'on dit que Plancus fut nommé,
Pour restaurer le bon Lyon
Dans l'état que nous le voyons,

36 BENOIST.

Payons tout ce qu'avons de vin,
Continuons nostre chemin,
Allons passer prés de S. Roc,
Qui est au dessus de ce Roc,
Mais disons un mot de Choulan,
Cette eau propre pour les Galans,
Qui veulent baiser les femelles.
Approchons nous donc auprés d'elle,

Regarde son petit tuyau,
Qui jette dedans ce Tonneau.

PIERRE.

Ma foi je ne m'en soucie point,
Je ne mets la presse qu'au vin,
Marchons contre la Quarantaine,
Et de là sans beaucoup de peine,
Nous irons droit contre S. George,
Nous y voici voyons l'Orloge,
Et nous sçaurons quelle heure il est,
Pousse ce vendeur de ballet,
Y s'en va trois heures passés,
Marche que nous sommes préssés,
Sortons de ce quartier icy,
Il n'y croit rien que du soucy,
Je crains les Archers et Sergent,
Car l'on m'a dit certainement,
Qu'ils sont presque tous coupponiez,
Ils nous pourroient bien empognez
37 Et puis il faudroit pour certain,
Toy et moy baiser le baboin,
Marchons contre la boucheri,
Et tu n'en seras pas marri,
Ecoutons ces quatre Bouché :
Le second paroit tout fâché.

BOUCHERIE S. GEORGE.

[LE PREMIER BOUCHER].
Naidiu, j'ay un enfan de douz'an,
Il vaut mai que non pas deu s'homo,
Il habille den un momen
Un mouton comme un gentilomo.
[LE SECOND BOUCHER].
Naidiu lo mino y a huit'an,
Qui va à l'écoula à rua S. Jean,
Son maître n'a pas lo renon,
De l'y apprendre à mena un cayon.
[LE TROISIEME BOUCHER].
Naidiu compare mon ami,
J'ai un garçon d'un an et demi,
Je gajo que du permi cou,
Il assomeret bien un bou.
[LE QUATRIEME BOUCHER].
N'aidieu j'ay un enfan de tray may
Y sera un puissant garson,
Il a le man large ma fay,
Comme d'épaule de mouton.

PIERRE.

Et bien qu'en dis tu cher amy,
38 Sont-ce pas là des vrais amis,
Qui se content leur avanture,
Je suis satisfait je te jure,
L'entretien n'est pas des plus lait,
Tournons à la Croix du Sablait,
Nous irons contre la Rivière,
J'entens deja la Bateliere.

LA BATTELIERE.

Veni ici, Rossiau, Rossiau,
Veni avoi mai passa l'iau,
Per deu bon liard je vous mettrai,
A l'Arcena fussia-vos trai,
Vodria vous bien faire lo tor,
Dessus lo Pon de bella Cor,
Vo gateri un sou de solard,
Per volai étogi deu liards.

PIERRE.

Ma foy, elle a trop bonne grace,
Allons vite retenir place.

BENOIST.

Attend que je veux voir ces dances,
Voila la chanson qu'on commence.

CHANSON ET AUBOIS.

39 Jean dance mieu que Piro,
Piro dance mieu que Jean
Y danson bien tou deu,
Mais Piro dance mieu, etc.

PIERRE.

Quoy que ce drôle soit lourdeau,
Il dance assès bien ce rondeau,
Continuons nôtre carriere,
Passe nous vite, batteliêre.

BENOIST.

Enfin nous sommes à l'Arcenal,
Sans avoir receu aucun mal,
Ces Canons tous le long rangez,
Sont presque tous des étrangers,
Que l'on a pris en divers temps,
Aux Espagnols, Comtois, Allemans.

PIERRE.

Courage sortons de ceans,
Disons adieu à maître Jean,
40 Tirons contre l'Académie,

N'oublie à saluer ta mie,
Et prens bien garde à ce coché.

BENOIST.

Nous voici prés de saint Miché,
Entrons dans ce portal ici,
Nous y bannirons nos soucis,
Joüons chopine aux palais,
Puisque nous sommes de relais,
Pour boire chez Monsieur Noirat,
L'on dit qu'il vaut de l'Hipocrat,
Aisnai s'appelle ce jardin.

PIERRE.

Depêche toy George Dandin,
En vérité tu dois le vin,
Continuons notre chemin,
Passons au devant saint Joseph,
Il est des heures presque sept,
Entrons dedans ce nit à Rat,
C'est ici chez Monsieur Noïrat,
Dieu soit céans Monsieur Colin,
Donnez nous du vin gridelin.

41 LE CABARETIER.

Messieurs en voila du meilleur,
Qui fait oublier le mal-heur.

BENOIST.

Le vin est bon sans barguigner,
Mais l'on m'a dit qu'au trois paniers,
Il est ma foy beaucoup meilleur,
D'y aller nous aurons l'honneur,
Souper dedans un couple d'heures,
Sortons donc de cette demeure,
Marche contre la Charité,
Je te jure en vérité,
Que je ne vai point au Rempart,
A cause qu'il se fait trop tard.

PIERRE.

Nous voicy arrivé aux Tillots,
Ha Dieu vous gard maître Guilliot,
Je vous vois à la promenade,
Parbleu nous serons camarade,
Faisons ensemble un petit tour,
Sous les tillots de Belle-Cour,
Ces arbres tous de long rangé
Resemblent a des Orangé,
42 Je croi que dedans les fossé,
En l'hyver il fait bon glissé.

BENOIST.

Enfilons dans ce petit coin,
C'est la ruë du Bourchanin,

A main droite le Pont du Rône,
A main gauche celuy de Saône,
Amy passons vite la ruë,
Ne faisons pas le pied de gruë,
Car l'on nous prendroit pour certain
Pour des Cornars du Bourchanin,
Marche droit contre l'Hôpital,
Je croi que ce jour m'est fatal,
Un clou m'a dechiré mon linge,
Devant le Rendé-vous des singes,
A gauche sont les Jacobins,
Ces bons Pères prechent très bien.

BENOIST.

Marchons le long de la grand ruë
Sans tant faire le pied de gruë
Nous voici à la boucherie,
Regarde ce bouché qui crie,
Approchons nous certainement,
Nous entendrons leur compliment,
43 Ecoute sans faire semblant,
Il commence certainement.

LA BOUCHERIE DE L'HOPITAL.

[LE PREMIER BOUCHER.]

Naidiu je ne me moquo pa,
Je reveno dessus mo pa.
J'ay demora tot lo matin
Den lo marchi per lo certain,
Sen trouva un Cayon raisonnablo,
Por l'amena dan mon établo.

[LE SECOND BOUCHER.]

Naidiu j'ay fait lo semblablo,
J'aita à la feire per malheur,
Sen trouva un Ano raisonnablo,
Qu'approchisse de mon humeur.

[LE TROISIEME BOUCHER.]

Naidiu venan de sainte Fay,
Je te juro en bonna fay,
Su ma Cavala avoy deux Viaux,
Je me rompi tou lo musiau,
Et ella n'eu pa u visageo,
Solamen lo moindro dommageo.

[LE QUATRIEME BOUCHER.]

Naidiu e yet pro raisonna,
Je ne ganio pas mon dina,
Je voi tua ma maitia de bou,
Vin tua la tina, si te vou.

PIERRE.

44 Et bien que dis-tu des Bouché?
Ma foy je serois bien fâché,
D'avoir manqué l'occasion,
D'ouir des contes si bouffons;
Continuons notre chemin,
Il se fait tard pour le certain,
Laissons ruë Noire et ruë Raisin,
Tournons en ruë Thomassin,
Et sans point faire de fracas,
Passons au devant du grand Cas,
Entrons dedans les Trois Paniers,
Ami ne faut point barguinier.

BENOIST.

Bon-soir l'Hôte, aussi l'Hôtesse,
Je veux toûjours rimer sans cesse,
Car je suis l'humble serviteur,
Aux deux filles de tout mon cœur,
Quoique je fasse le badin,
Courez moy au vin tout soudain,

Si je n'ay de cette liqueur,
L'on me verra faillir le cœur,
Mettez deux poulets à la broche,
Et une perdrix tout au proche,
Un ragoût pour entré de table,
Une salade raisonnable,
Voilà tout juste en bonne foy,
Pour mon camarade et pour moy,
Beuvons le vin est excellent,
Lyon n'est-il-pas bien plaisant,
Je te le jure et te proteste,
Nous verrons autre fois le reste,
Cependant faut payer l'Hôtesse,
Depêchons-nous l'heure nous presse,
Tenez voilà demi Louïs,
Qui se monte cinq livres et dix,
Avec que dix sols de monnoy,
C'est votre conte en bonne foy,
Trois sols et plus pour la servante,
Qui a esté trés diligente,
A servir pendant le repas,
Allons nous coucher de ce pas,
Le premier qui se levera,
L'autre dormir il laissera.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

81

LA VILLE
DE LYON,

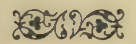
EN VERS BVRLESQVES.

[DEUXIEME] IOURNE'E.

CONTENANT.

La harangue des Poissonniere.
Le debat des Fruitieres.
L'éloquence des Battelieres.
Et plusieurs entretiens facecieux.

Corrigez & augmentez par le sieur P. B.



A LYON,
Chez PIERRE BOVCHARD,
ruë Tomasin au Chapeau d'or.

M DC. LXXXIII.
Avec Permission.

Le titre ci-contre est la copie typographique du titre de l'exemplaire de l'édition de 1683 conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. Seule, l'erreur « Première Iournée » a été rectifiée.

LA VILLE DE LYON.

EN VERS BURLESQUES.

[PIERRE ?].

P. 3 Bonjour à l'hôte et à l'hôtesse,
Je viens accomplir la promesse,
Laquelle je fis hier au soir,
Qui est de vous venir revoir,
Mon amy et moy ce me semble,
Le resolume ensemble.
En attendant mon camarade,
Prepare nous une salade,
De percit avec des anchois,
Le jour maigre c'est là mon choix,
Vous pourrez augmenter la doze,
D'un morceau de quelque autre chose,
Soit de saumon ou bien de t(h)on,
Pour faire trouver le vin bon,
4 Le voicy qui viens à propos,

Il me paroit gay et dispos.
Cher amy, comment va la santé,
Depuis que tu m'avois quitté.
J'ay passé la nuit en repos
Tant de côté que sur le dos,
En me levant en moy j'ay dit,
Allons trouver ton bon amy,
Afin d'achever sans remis(e)
Toute nostre gaye entreprise,
Avant que nous mettre en chemin,
Beuvons deux coup de chaque main.
Me voila bien présentement,
Madame prenez de l'argent,
Continuons nostre carrière,
Droit contre la ruë Mercière,
Pour le faire tournons le coing,
A droit de la ruë Thomasin,
Que cette ruë est étroite,
Je vous jure et vous proteste,
Que voicy bien de l'ambarat,
Il ne sçauroit passer un rat,
Deux carosse et une chere,
Avançons nous par parenteze,
Le porteur de cheze est fâché,
Ecoutons ce qu'il dit à un bouché.

5 LE PORTEUR DE CHEZE.

Place place, bouche, bouche,
Afin de nous laisser passé.

LE BOUCHÉ.

Naydiu vos este deu à porta un viau,
J'en porto deux que son plus biau,
Si vo ne me laissi passa,
Su la chire lo voy versa,
Et vo sery contrin ma fay,
Per un viau de n'en porta tray.

[BENOIST?]

La réponce n'est pas mauvaise,
Continuons marchons à l'aize,
Et pour suivre la droite voye
Laissons la ruë de la Monnoye,
Aussi la ruë Ferrandière,
Où j'ay beu autrefois de bière,
Arrestons nous chez ce Libraire,
Voyons s'il aura mon affaire,
Il se peut faire qu'aujourd'huy,
Je feray pâche avec luy.
Monsieur, montrez nous quelques livres,
6 Soit Comèdies ou Satires,
Qui soient de belles impression.

LE LIBRAIRE.

Dêpéche donc vîte garçon,
Que l'on ne manque d'apporter,
De ces Satires de Renier,
Ou bien de ceux là de Boileau,
Monsieur trouvera tout fort beau,
Si vous voulez des Comédies,
J'en ai de belles et jolies :
Toutes les œuvres de Molière
Qui du théâtre fut dans la bière,
Aussi les œuvres de Racine,
J'ai la Poësie la plus fine,
Car j'ay tretous les Opera,
Avec les vers du Quinquina,
J'ai encor dedans ma boutique,
Descaron le Roman comique,
Et Don qui chotte de la manche,
Avec sa margot rosinante,
Et son valet sanchot monté,
Su son barbe du Dofine.
J'ay beaucoup de Livres d'Histoire,
Qui des Cabinets font la gloire,
7 Comme de France et d'Angleterre,
Qui traitent de paix et de guerre,
D'Espagne aussi de Portugal,

Pour vous le dire en general,
J'ai le Théatre de la Turquie,
Des livres nouveaux de Chimie,
Toute l'histoire de la Chine,
Où les gens ont la mine fine,
Et deux voyages d'Arménie,
Aussi bien que de Moscovie.
Le nouveau monde Canada,
Qui depeint l'Isle de Cuba,
Les richesses de ce pays,
Les voyages de Struïs,
Avec ceux là de Tavernier,
Des plus nouveaux et tout entier.
J'ay aussi ceux de Monconi,
Le nombre seroit infiny;
Pour abréger certainement,
J'ay tout le Mercure Galant.
J'ay encor dedans ma boutique,
Le grand Dictionnaire Historique,
Sans oublier le Calepin,
Qui entend si bien le Latin
Et montre bien dans son melange,
Qu'il avoit un sçavoir étrange.
8 J'ay aussi la vie des Saints,
D'autres livres Grecs et Latins,

Hebreux, Italiens, Alemans,
Pour contenter les plus Sçavans.
De toutes langues et sçience,
Medecine, Jurisprudence,
Et beaucoup de Théologie,
Comme aussi de l'Astrologie,
Des belles pieces de Musique,
Et des Livres d'Arithmetique,
Pour toute la Mathematique,
J'en ay de tous dans ma boutique.

[PIERRE ?.]

Nous sommes pressez pour le certain,
Remettons la chose à demain,
Continuons nôtre chemin,
Entrons dans la ruë Tupin,
Amy traversons dans la Hale
Et pren garde a cette cavale.
A la Grenette nous voicy.
Remarquons ce qu'on fait icy,
Pour moy je croy que ce peut-estre
Un porte-faix qu'on passe maître.

LE PORTEFAIX.

Messieurs et yet un Savati
Que vou estre Gagnedeni :
Ujourd'huy i sera receu,

Ayan du besson su lo cu,
En disant trey fey à signeu,
Su locu il ara trey cou.

[BENOIST?]

Ah! quelle jolie maîtrise,
Qui applatit bien la chemise,
Si son cu eût esté de verre,
Il seroit en pieces par terre.
Approchons nous de ce Vieillard,
C'est un gentil maître criard,
C'est le Crieur des Animaux,
Des Chiens, des Asnes, des Chevaux.

LE CRIEUR.

Messieurs, l'on vous fet à sçavey,
S'en vous fachi, qu'hier u sey,
Una fuma de saint Geni,
Perdi son Ano et deux Pani,
La poura bêti est marqua,
Lo quatro pi blanc et la coua.
Que celo que laran trouva,
De veni, ne faut pas manqua,
Je leur donnaray tranta sou
Et lo farey beire leur sou.

[PIERRE?]

Marchons contre les Cordeliers,

Passons devant ces Chandeliers,
Nous voicy devant le Sauvage,
Reveillons nous prenons courage,
Traversons icy je te prie.
Nous irons à la Friperie.
Nous sommes dans Ruë du Bois,
Ecoutons un peu cette voix.
C'est un plaisant crieur de vin,
Qui ressemble à George Dandin,
Il a toûjours des mots à dire,
Pour obliger à faire rire.

LE CRIEUR DE VIN.

A, A, qu'il est du bon,
Per los homo feme et garçon :
Çu genti vin clairet nouviau,
Ce ven procho du trey carriau,
Lo petit pot est à deux sou,
Ne pren pas lo grand que ne vou,
Et yet de vin de Milleri,
Et s'en faut tout tintereli,
Et yet d'excellent vin nouviau,
Per abera notron ysiau,
Quiqueriqui, Quoqueraclia,
Que pourra beire en bera,
La serventa que lo tire,

En bei tant qu'elle s'enyvre,
La maîtressa que lo ven,
N'en tire pas son argen.

[PIERRE].

11 Cet homme s'entend à sa crie,
Retournons à la Friperie,
Nous y verrons d'habits en tas,
De drap, de velours, taffetas,
Regarde que de guenillons,
De cottes et cottillons,
De vieux manteaux, de vieux habits,
De couvertures pour les lits,
Pour mieux faire la mique-maque,
D'un manteau il font une casaque,
D'une casaque un juste au corps,
Qu'ils mettent en vente dehors,
D'un justeaucorps, un haut de chausse,
Pour ceux qui n'ont la taille grosse,
Dun haut de chausse ils font des bas
Pour s'en servir dedans le cas,
Des morceaux ils font des bonnets,
Tant ils sont adroits et finets,
Ainsi tout leur sert en menage
Jusqu'au pain, vin, beurre, fromage,
Sortons de cette friperie,

Visitons la poulaillerie,
Nous y verrons bien de quoi frire,
Mon cher amy qu'en veux tu dire?
Que de poulets et de chapons,
De poulardes et des dindons,
Beccasses, perdris et perdraux,
12 Faisans, Ortolans, Pigeonneaux,
Morelle, sarcelle, canard,
Le tout très bon et gras à lard,
On ne peut specïfier,
La quantité de ce gibier,
Si c'étoit si bien le Jeudy gras,
J'en achêterois des plus gras,
Continuons nostre chemin,
Nous entendrons quelque badin,
Allons faire un tour au marché,
Tu n'en sçaurois estre fâché,
Marchons droit contre S. Nizier
Prens garde à ce Gagnedenier,
Nous voicy tout-juste à la place.
Regarde faire la grimace,
A ce drole de Paysan.
Qui n'a pas l'air d'un courtisan,
C'est que la fruitière le crie,
Approchons nous donc je te prie,

LA FRUITIÈRE.

N'es-tu pas lo Rey du fripon,
Sans fey plus pis qu'un vray larron,
Te mete lo biau fruit dessus,
Et lo milieu ne vaut ren plus,
Gorman, ren mey mo tranta sou,
Ou je te battray tout mon sou.

13 LE MANAN.

Ma fey, si vo m'avia fieru,
Ju diren à notron Monsieu,
Et pui sere ben de par Di
Si vos torneria plus fieri.

LA FRUITIÈRE.

Tot celay me contente pas,
Ma fey, te passera lo pas,
Si te ne ren du moin trey sou,
Te sera battu tout ton sou.

[BENOIST ?.]

Laissons et manans et fruittieres,
Approchons ces deux poissonnieres
Qui se querellent tout de bon
Ecoutons un peu leur jargon.

LA PREMIERE POISSONNIÈRE.

Carogni te m'avia promi,
De te prendre garda icy,

Cependant j'ay perdu deux Carpe,
Vey tu, avant que te m'échappe,
Je te voy tant boura lo groin,
Ou te le rendra na de chin.

L'AUTRE POISSONNIÈRE.

Tay Charougni, te me batra,
Avoy ton vilain na cara,
Si je sorto de ma tonetta,
Je te rouleray den la crota.

LA PREMIÈRE POISSONNIÈRE.

Sor vilaina de larronnessa,
14 Que je te cougnio, groussa vessa,
Et puis me Carpe ne son pas,
Den sa tonnetta vey vo pas.
Te le mete ver ton étan,
De pou qu'elle murian de fan.

[BENOIST.]

Il nous faut quitter ce quartier,
Approchons de ce coquatier,
N'auriez vous point Maître Gervais
Demy douzaine des œufs frais :
Je veux aussi de vôtre main
Du beurre à manger sur du pain.

LE COQUATIER.

Je ne volo pas vo trompa,

Torna vo sen su votro pa,
Je n'ay ni beurro ni œuf frais,
Crëi lo bon hommo Gervais ;
J'ay un Levrot den mon pani
Avoy un coblo de Perdri,
Accompagnia de trey Becace,
Que vaudrian mais que de limace.

[BENOIST ?]

Tu me prens pour un Huguenot,
Cela n'est pas ce qu'il nous faut,
Tournons ruë de la Limace,
On y boit frais et à la glace ;
A vous Monsieur le Patissier,
Avec nous ne faut point biaiser,
Allez-nous tirer du meilleur,
Qui nous réjouira le cœur.

LE PATISSIER.

Allons vîte, mon cher cœur Claude,
Que ces Messieurs l'on accommode,
En attendant la fricassée,
Vous plaît il de cette étuvée,
Je vais vous tirer chopinette,
Du vin qui sent la violette,
Cependant voilà un pâté,
Je vous en feray bon marché,

Et s'il n'est bon, pour le certian,
Messieurs je n'en demande rien.

[PIERRE ?.]

A la santé de la Maîtresse,
Depêchons nous l'heure nous presse,
Tenez, Madame, de l'argent,
Faites le conte en attendant
Que nous boirons encore un coup,
Ce sera assez pour le coup.
Nous sommes fort bien cette fois,
Ce vin fortifie la voix,
Traversons la fromagerie
Pousse ce ramonneur qui crie,
Et puis quand nous serons au fonds,
A main gauche nous tournerons,
C'est le droit chemin des Terreaux,
Pren garde a ces deux jouvenceaux,
Il y en a un Corratier,
Qui demeure dans ce quartier.
Nous voicy arrivez au plâtre
16 Si tu as dessein de te battre,
Tu trouveras de bons drillots,
Qui ne sont pas des plus manchots.
J'aime mieux aller aux Jesuites,
Leur belle Cour fait mes délices;

Sortons du Plâtre incontinent,
Nous serons près du bas d'argent,
Ma foy j'y loge bien souvent,
Marche, tu vas trop lentement,
Tournons le coin contre la place,
Regarde que de populace,
Ne diroit-on pas volontiers,
Que se sont tous des Ecoliers,
La pluspart de cette jeunesse,
Est de Savoye ou de la Bresse,
Quelques-uns viennent du Bugey,
Et des autres du Veromey,
Il y en a des Auvergnats,
Qui sont rusez comme des chats,
De Bourgogne, tant du Duché,
Que comme aussi de la Comté,
Vous en voyez du Dauphiné,
Qui n'ont pas l'esprit mal tourné,
Du Lionnois, Forets, Beaujolois,
Et même aussi du Charolois,
Ainsi chacun de son quartier,
Vient icy pour étudier.
Faisons un tour dedans la Cour,
17 Qui est peinte toute à l'entour,
Regarde qu'elle est magnifique,

D'un côté voilà l'Amérique,
L'Afrique avec sa noirceur,
Fait des Perles voir la blancheur,
L'Asie qui dans ses pays,
Tient tant de peuples assujettis,
L'Europe emporte le prix
Sous l'empire du grand Loüis,
Tous ces quadrans et cet horloge,
Dont on ne peut faire l'éloge,
Et tant de choses dont l'Histoire,
Peut enrichir nôtre mémoire,
Font passer cette aymable cour,
Des plus belles qui soient au jour.
Continuons nôtre sujet,
Laissons la ruë du mulet,
Et marchons toûjours bec à bec,
Vers la ruë de l'Arbre sec.
Avançons par recréation
Vers les Peres de la Mission.
Ce jardin au devant de nous,
Et bien souvent ouvert à tous,
De juger il est bien facile,
Qu'il est de la maison de Ville,
Le monde s'y va promener,
Comme tu peux imaginer,

Gagnons vîte vers ce portail,
18 Pour poursuivre nôtre détail,
Nous voicy enfin dans la cour,
Faisons icy un petit tour,
Voy cette teste d'Eléphant,
Animal plus fort que méchant,
Et qui d'un air grave et sans pompe,
Relève en rond si bien sa trompe,
Cette beste a de belles dents,
Qui sont utiles a bien des gens,
Regarde-le jetter de l'eau,
Par les deux trous de son museau,
Montons en haut dans l'autre cour,
Et puis nous irons faire un tour,
Dedans la sale des peintures,
Qui étoit si riche en figures,
Ce n'est plus celle d'autrefois,
Le feu l'a reduite aux abois,
Ce dome qui étoit si beau,
Ne ressemble plus qu'un tombeau,
Cet horloge si magnifique,
Qui faisoit aux autres la nique,
Le feu l'a reduit à néant,
Mais on le refait maintenant,
Les peintures sur les montées,

Nous renouvellent les idées,
De l'incendie de Lyon,
Du temps de l'Empereur Neron,
Loüis le Grand avec la Reine,
19 Ont la Majesté souveraine,
Au plus haut on voit Phaëton,
Dans son chariot, qui ce dit on,
Fut précipité dedans l'onde,
De peur qu'il n'embrasât le monde,
Sortons de la maison de Ville,
Poursuivons le tour de la Ville,
Regarde un peu ce portail,
Construit avec tant de travail,
C'est bien le plus beau sans façon,
Qui se voye dedans Lyon,
Quoy que celui des Jacobins,
Arrête les yeux le plus fins,
Nous voicy donc sur les Terraux,
Lieu d'execution des Bourreaux,
Regarde la belle fontaine,
N'en vaut-elle pas bien la peine?
On a vû long tems autre fois,
Dans ce même lieu une Croix,
On l'a transportée à Fourviére,
Mais poursuivons notre carrière,

Montons contre les Seminaires,
Nous avancerons nos affaires,
Nous voicy à la Croix Paquet,
Allons donc sans tant de caquet,
Et nous serons dans moins de rien,
Au devant de Saint Sebastien,
Nous sommes enfin à la cime,
Je n'en peux plus de la famine.
Sortons vite dehors la Ville,
Approchons nous de cette fille,
C'est la servante d'un logis
Qui a beaucoup de bons amis
Au petit Louvre elle demeure,
Allons y boire s'en est l'heure.
Bon jour l'hostesse et son Mary,
Puis qu'aujourd'huy c'est Vendredy,
Donné nous pour nostre diné,
Un brochet bien conditionné,
Apprêté à la sauce douce,
Nous jouerons fort bien du pouce,
Ce poisson là est trop petit,
Pour contenter nostre appetit,
Joignez-y un plat de Moruë
Qui soit fraîche, blanche et porpuë,
Beuvon à la santé de l'hoste,

Qui scait bien faire la Composte,
Depêchons, nous sommes pressez,
S'il vous plait, madame, comtez,
Vingt piéces de trois sols et six,
Sont justement trois livres dix,
C'est vostre conte nostre hostesse,
Jusqu'au revoir l'heure nous presse,
Il y a cinq sols pour les filles,
Nous viendrons puis jouer aux quilles,
Ce vin me rend le corps agile,
21 Retournons entrer dans la Ville,
Marchons en bas contre la cote,
Prens garde a ce porteur de hote
Que s'il venoit à te heurter,
Il pourroit te faire tomber,
Imitant Monsieur de Nevers
Faisant patra tra à l'envers,
Tournons dans la ruë Neret
On n'y void pas un Cabaret,
Allons contre les Carmelites,
Du Gouverneur les favorites,
Les Bleu-Celestes sons plus bas,
Pour le présent, je n'y vay pas,
J'ayme mieux aller aux Chartreux,
Marche, ne fay pas le boiteux.

Prés des Chartreux, nous y voicy,
Regardons ce dicton icy,
Rien sans peine
Laisse dire et bien faire.
Ce Jardinier a de l'esprit,
S'il observe bien son écrit.
Nous sommes enfin aux Chartreux
Allons chanter vespres avec eux,
Après nous continuerons,
Tout ce qu'à dire nous aurons.
Voila Vespres parachevées,
Retournons dessus nos brisées.
Marchons tout le long des murailles,
22 Sans avoir crainte des canailles,
Les Casamates sont murées,
Les Putins n'y ont plus d'entrées,
Enfin après un fort grand tour
Voicy les portes d'Alincourt;
C'est bien la porte la plus forte,
La Butte est tout joignant la Porte,
C'est-là où tirent à la Cible
Les Arquebuziers de la Ville.
Traversons icy la Riviere,
Avance vite bateliere
Et passe-nous en diligence,

Tout vis à-vis de l'Observance,
Puis de dire un mot je pretens,
Sur le tombeau des deux Amans.
Les uns disent que deux Amis,
Qui d'inclination fort unis,
Se separerent pour voyage,
Ainsi tous deux plient bagage
Après l'absence d'un long temps,
Dans cet endroit se rencontrans,
Se baiserent et s'embrassérent
Et tous deux de joye expirerent.
D'autres asseurerent que Lion,
Herode avoit pour prison,
Qu'Herodias sa bonne amie,
Fut avec luy ensevelie
Et l'on dit dépuis plusieurs ans,
23 C'est le tombeau des deux Amans,
Mais qu'il soit véritable ou non,
Laissons-le r'entron dans Lyon.
Pour continuer à nostre aize,
Allons à la porte de Vaize.
Si tu veux, un jour de loisir,
Nous monterons avec plaisir,
Tout au plus haut de Pierre Scize,
Où l'on sent bien souvent la bize.

Ce bâtiment est sur le roc,
Qui souffriroit très bien le choc,
En cas qu'on voulût essayer,
D'enlever quelque prisonnier.
Avançons toujours pas-à-pas,
Tu ne sçaurois estre encor las,
Et pour avancer nostre affaire,
Nous avons du chemin à faire,
Nous sommes devant la Chana,
Où beaucoup de gens il y a :
Dans peu nous nous verrons bien proche,
De ce bon Monsieur de la Roche,
Je l'apperçois ce vieux barbon,
Qui ne sçait dire oüy ni non,
Il est planté comme une broche,
Sur la pointe de cette roche,
S'il sçavoit un peu criailler
On l'entendroit de loin batailler,
24 L'on dit que sa bourse estoit pleine,
Pour les filles qui sont en peine,
De trouver mary diligent,
A faute d'avoir de l'argent,
Cette bourse est tombée en friche,
Parce qu'il n'avoit point de niche,
Car s'il eut esté à couvert,

Il auroit bien toûjours offert,
Du secours à ces pauvres filles,
Qui trainent souvent les guenilles,
Par le temps, les vers ou gelée,
Son e(s)carcelle s'est rongée,
Et l'argent en a délogé,
Pour vous le dire en abregé
C'est d'où est venu le Proverbe,
Qui n'est ni de paille ni d'herbe.

PROVERBE

Ne vous fiez pas aux femelles,
Qu'elles soient laides ou bien belles,
Attrape qui peut aujourd'huy,
Monsieur la Roche paye, et puy.

Marchons dans la ruë Bourneuf,
Laissons Taneurs et cuir de bœuf,
Approchons nous, mon cher Amy,
De ces Messieurs qui sont icy.
Ce sont des joueurs d'instrumens,
Qui joüent bien aussi des dents,
Les uns jouent du Flageolet,
Plusieurs entrées de balet,
D'autres joüent sur leurs Musettes,
Quelques piéces bien joliettes,

Les uns dessus leurs violons,
Font mille agréables fredons;
Celuy cy avecque sa flute,
Fait une harmonie assez juste,
Cet autre marie sa voix,
Avec ce joüeur de hautbois,
Et cette flûte traversiere
Jouë de la bonne maniére,
Cette viéle et ce tabourin,
Servent à dissiper le chagrin,
Et ce joueur de cornemuse,
Ne paroit pas estre une buse,
Veux tu que nous les emmenions,
Au logis où nous souperons,
La bande à Monsieur la violette,
Pourra bien plier sa toilette,
Celle de Debargue aussi bien,
Devant eux perdroit son Latin,
Apres qu'ils auront bien joué,
Nous leur donneront leur congé.
Pour peu d'argent je te peux dire,
Que nous aurons sujet de rire.

[PIERRE].

Mon amy tu es un bandin
Continuons nostre chemin;

Nous voicy au grenier à sel,
26 Tout vis à vis Monsieur Michel.
Marchons contre Ruë de Flandre,
Etant au Pont sans plus attendre,
A main droite nous tournerons,
Et devant S. Paul nous serons.
De S. Paul dedans S. Laurent
Le trajet ne sera pas grand.
Devant S. Paul nous y voicy,
Entrons dedans mon cher amy,
Nous recevrons en devotion
La sainte Benediction.
Dieu soit beni, cela est fait,
Je suis tout à fait satisfait,
Pour achever nostre journée
Continuons nostre Courvée.
Je suis d'avis de t'avertir,
Que si tu veux te divertir,
Nous laisserons la Juisverie,
Ainsi que la poulaillerie.
Tirons tout droit contre la Poste,
Et quand nous serons vers cet Hoste,
Qui est devant le puy d'amour,
Nous ferons la un petit tour.
Nous arrivons à la bonne heure,

Tout à propos, ou que je meure,
Pour pouvoir avoir le plaisir,
D'ouïr ces Boûchers discourir.

LE PREMIER BOUCHER.

27 Nay Dieu a tu vû ma butiqua,
A le zautre le fait niqua ;
Yet lo Paradis de la chair,
Aussi bien l'Ité que l'hiver.

LE SECOND BOUCHER.

Nay Dieu, ma Butiqua, ma fey,
Ressemble Ovide que je crey :
Lo bou se changeon en de viau,
Et lo mouton en de zagneau.

LE TROISIÉME BOUCHER.

Nay Dieu per mey sus mon honneur,
J'ay tua un bou de bonheur :
Il est plus grou de la meitia,
Que lors qu'il aitave envia
Je cray quan il sintra lo feux,
Una pici en vaudra deux.

LE QUATRIEME BOUCHER.

Nay Dieu, je vo passo ma fey,
De tou lo mouton j'ay lo rey :
Et ni a cayon de dix escu,
Qu'ayant tant de lar su lo cu.

[BENOIST].

Ces gens ne sont ils pas charmans,
Dans leurs plaisans raisonnemens,
Ils croyent sur leur conscience,
Surpasser les gens de Science,
Quittons pour te le dire franc
Cette Ruë du charbon blanc,
28 Regagnons la Ruë de Flandre,
Allons nous en sans plus attendre,
Pour parvenir à nostre fin,
Passons la Saône au port Daufin,
Nous entendrons les Batelieres,
Aussi bien que les Lavandieres
Qui nous divertirons d'autant :
Si bien que tu seras content,
Nous serons assis à notre aise,
En beche comme en un chaise,
Nous pourrons bien un autre jour,
A la Douanne aller faire un tour,

LA BATELIÈRE.

Je vo volo passa, Monsieu,
Per avey de votro menu,
Je vo voy mettre per certain,
Ver la feuilla du Aügustins,

[BENOIST?]

Arreste un peu là Bateliere,
Ecoutons cette Lavandiere.

LA LAVANDIERE.

Monsieu, voli vo ren pay,
Avant que de sorti d'icy,
Pay du moins un pot de vin,
Vo beri promi per certain.

[PIERRE.]

Peut-estre que vous faisant boire,
Vous perdriez votre mémoire,
La lessive alors resteroit,
Personne ne la laveroit.

[LA LAVANDIÈRE.]

29 Ta raison, Monsieu de trey chin,
Marche toujor pauvro faquin,
Avoi ton mantieau d'arlequin,
No no soussion ben de ton vin,
A ta santa Georges Dandin,
Vaiquia per passa mon chagrin,
Ta fuma gagne may que tey,
Pauvro corna en bonna fey,
L'enpinta y et ce que te fau,
Aussi ben es-tu maqueriau.

[BENOIST.]

Laissons la cette Lavandiére,
Passe nous vîte Bateliere,
Car leur langue va sans raison
Plus vîte que leur batillon.
Si tu aimes la crierie,
Allons voir la poissonnerie
Nous y entendrons tout de bon,
Quelque lardon en bon jargon,
Marchons donc contre la Platiere,
Cottoyant toûjours la Riviere,
Nous pouvons en nostre chemin,
Voir quelque chose de badin,
Tu pousses ces porteurs de chaize,
Qui ne sont pas trop a leur aize,
Avançons et doublons le pas
Car voilà les porteurs à bas,
Et le Monsieur qui est dedans,
Est dans la bouë jusqu'aux dents.
Nous voicy devant la Platiere,
Continuons nostre carriere,
L'on dit des gens de ce quartier,
Qu'ils entendent bien leur mêtier,
De prendre ne faisant refus,
Les bons sols pour des Carolus,

C'est ce qui a donné matiere,
Aux Innocens de la Platiere,
Nous sommes devant les bachus,
Nous allons rire tant et plus,
Nous entendrons cent scandale,
Des Poissonnieres de la Hâle,
Mon cher amy, nous y voicy,
Arrêtons nous un peu icy.

COMPLIMENT DES POISSONNIERES.

[LA POISSONNIÈRE.]

Veny à mey bieau Cusini,
Car j'ay ce que vous fau, teni,
Regarda bien cely Brochet,
Vo ne verry pas son paret,
Il est pris de cety matin,
Deden lo Rono per certain,
Il semble un enfant de deux ans
Donna zen vito quatro fran.

[LE CUISINIER.]

Je n'en veux point il est trop cher,
Vous avez beau vous en fâcher.

[LA POISSONNIÈRE.]

Preni don cela bella Brama
Car je vo jure sur mon ama
Qu'ella procho de trey quarty

31 De largeur sen vo ren menti.
Ou ben cela Carpa d'Etan,
Qu'est ossy groussa qu'un enfan.

[LE CUISINIER.]

Non, je n'en veux point Dame Jeanne,
Je vay chez la commere Anne,
J'y trouveray assurement,
Ce qui me faut entierement.

[LA POISSONNIÈRE.]

La Comare Ana vertu bleu,
Avoy la (C)laudia tout en feu,
Et la fuma du Bourguignon,
No porton toute trey guignon;
Perce qu'elle sont un pou belle,
Tou los homo s'en van vers elle,
Je cray que n'est pas lo peysson,
Que los attire à la maison,
Mais nous verran ben quoque jor,
Que chacun ara son tor.

[PIERRE.]

Amy que dis tu de cecy,
Tu n'es pas fâché d'estre ici;
Prenons garde à ce qu'on va faire,
Car voicy bien une autre affaire :
Ces deux icy dans un moment,

Se vont battre certainement,
Celle-cy s'échauffe la bile,
Pour estre plus que l'autre habile,
Regarde-les froncer le nez
Nous en verrons bien d'étonnés,
Si l'on peut commencer la dance,
32 Bon bon, la voilà qui commence.

[PREMIÈRE POISSONNIÈRE.]

Va va, l'on te coney ivrognie,
Puyanta comme una charognie,
Ne te faut que trey pot de vin,
A ton dina tout lo matin,
Et à ton soupa autro trey,
Encore te dit que t'a sey,
Pendant que ton bon homo Jean
Ne bey que d'iau lo lon de l'an,

[SECONDE POISSONNIÈRE.]

A tu tout dit villie Sorcire,
Te ressemble le batelire,
Encor qu'elle manayon lieau,
Elle n'est pas per leur musiau,
Ma fey, t'aime pro ben lo jus,
De nôtron bon pere bacchus,
Car j'ay appri de to veisin,
Que toute le nuit per certin

Te p(r)end au liet una botillie,
Per beyre lorsque te t'évillie,
Avoy que de cache musiau,
Te te remply bien lo boyau,
Sor d'ici, va t'en cu puri,
Faire foita u pilori,
Ou ben va t'en trouva Malerba,
Per faire passa ta gratela.

[BENOIST.]

Qu'en dis tu, voila qui est drole,
Pour moy je croy sur ma parole,
33 Que l'une et l'autre aiment le vin,
Autant le soir que le matin,
Il est bien difficile à croire,
Que l'une céde à l'autre à boire,
Puisque toutes deux en un mot,
Boivent à tire larigot,
Je suis satisfait où je meure,
Nous avons bien vu à cette heure,
Tout ce divertissant discord;
Passons près la tête de mort,
Sortons vite de cette ruë
On y sent trop l'eau de moruë,
Cette odeur ne plaît point de tout,
Tournons quand nous serons au bout,

Dans la ruë de l'Enfant qui pisse,
Où l'on vend d'excellente épice,
Nous y voicy, allons bon train,
Regarde, j'apperçois le chien,
Dont parloit hier la Fruitiére,
En criant le Porteur de chaire,
Son maître a fait bâtir la Croix,
De la Platiere que tu vois,
Ainsi que je l'ay ouy dire
A un vénérable Messire,
Car au lieu d'une Croix de bois,
Que l'on y voyoit autrefois,
On m a dit que cette personne,
De reputation tres bonne,
34 Qui habitoit cette maison,
Quoy qu'il fut de la Religion,
Donna de l'argent pour l'ôter,
Et une de pierre y placer.
Si la chose n'est véritable,
Je n'en dois pas être blâmable,
Je vous asseure en vérité,
Qu'ainsi on me l'a raconté,
Quant au reste je m'en rapporte,
Vray ou non cela ne m'importe,
Tournons icy à celle fin

De poursuivre notre dessein :
Le reste de cette journée,
Sera bien-tôt parachevée,
Continuant nostre chemin,
Passons devant S. Saturnin,
Saluons le, aussi S. Pierre,
Nous verrons ce beau Monastêre :
A ce coin nous nous trouverons,
Dans la ruë des Eclaisons,
Entrons au logis de la Cage,
Pour reprendre un peu de courage,
Dieu soit céans, bon soir à tous,
Je vous supplie donnez nous,
Une bouteille de bon vin,
Pour aider à passer chemin,
Ce vin là est très excellent,
Madame, voilà vostre argent,
Achevons vîte nostre tour,
Cependant qu'il y a du jour,
Nous voicy, mais sans baliverne,
Dans la ruë de la Lanterne,
Nous n'avons pas à hésiter,
Par où il nous faudra tirer,
Allons où nous voyons ces Dames,
Qui sont à la place des Carmes,

Passons devant ces Chandeliers
Laissons icy ces Poulaillers,
Dépêchons nous donc je te prie,
D'approcher de la Boucherie,
Nous entendrons asseurement
Quelque entretien divertissant,
De ces Bouchers qui sans reproche,
Ont bien aussi bonne Caboche,
Que tous les autres susnommez,
Et n'en soyez pas étonnés,
Tout maintenant sans plus attendre,
Je vay vous le faire comprendre,

PREMIER BOUCHER.

Nay Dieu j'ay un bou, tout de bon,
Qu'a la piau de tella façon,
Qu'una bala d'artilleri,
Aret de peyna à lo perci,
Mais qu'en chamoy saye sa piau,
Je m'en faray un habit bien biau.

SECOND BOUCHER.

36 Nay Dieu j'ay un bou à l'établo,
Vo diria qu'il est raisonnablo,
I montre ben qu'il a d'esprit,
Et qu'il a aita bien nourri,
Car il vodret à tot moman

Vo povay touchi de se man.

TROISIEME BOUCHER.

Nay Dieu mon Valet tuan un bou,
Lo ladro y manqui son cou
Lo bou se levave tout dret,
Et ressemblet un joguenet,
Je pri una halebarda de fer,
Je l'y mi son ame à l'enver.

QUATRIEME BOUCHER.

NayDieu l'autro jor en tuan un mouton,
Qu'étave nay comme un charbon,
Jamais je ne lo pû perci,
Je cray qu'il aitave Sorci,
Car mon cotiau en bonna fay,
En prit la dence per six fay.

[PIERRE.]

Que dis tu de ces bons Apôtres,
Ceux là ne cédent rien aux autres,
Tirons contre les Augustins,
Nous étions autrefois voisins,
Allons tout droit à la Pareille,
Je crois que je feray merveille,
Bon soir à l'hôte et à l'hôtesse,
37 Je vous declare et vous confesse,
Que nous avons sans contredit,

Tous deux soif et bon appetit,
En attendant nostre repas,
Allez vîte, ne tardez pas,
Nous tirer de vostre bon vin,
Cependant vous mettrez la main,
A bien faire frire une carpe,
Avec un bon plat de limace,
Puis ce barbeau au court boüillon,
Pour moy et pour mon compagnon,
Voila deux jours certainement,
Que nous avons gaillardement,
Assez bien passé, si me semble,
Ayant toûjours été ensemble,
Pour moi je trouve que Lyon
Vaut bien la peine sans façon,
Et qu'il est fort divertissant,
Pourveu qu'on aye de l'argent,
Camarade je te reveille,
A ce bon vin de la Pareille,
Je suis attendu à Neuville,
Sans cela nous verrions la Ville,
Demain qui est jour de marché,
Mais tu n'en seras pas faché.
Un autre fois nous le verrons,
38 Et d'autant nous nous divertirons,

Cependant madame l'hôtesse,
Depêchez-nous l'heure nous presse,
Un escu seroit bien assez,
Car nous n'avons point fait d'excez,

[L'HOSTESSE ?]

Messieurs, je suis trés satisfaite
Je vous assure et vous proteste,
Qu'à la Pareille vous serez
A tous les autres préferez.

FIN.

VARIANTES

On trouvera ici toutes les variantes existant soit dans l'édition de [1683 ?] (exemplaire de la Bibliothèque Nationale) soit dans celles de 1728 et de 1750.

Ont été négligés : les vers où un mot changé ne modifie en rien le sens du texte publié — et toutes les modifications orthographiques.

Le chiffre placé en tête de chaque variante est le numéro du vers auquel se raccorde la variante.

I

. . . .

1560 *Ne paroit pas être une buse,*
Emmenons les ils jouërons — BN. 1683
Cependant que nous souperons.
Pr. — Mon ami tu es un badin,
Continuons nostre chemin
Laissons la viele et les viéleux
Monsieur la Roche et rue Bourgneuf
Et enfilons la rue de Flandre
Trottons des pieds sans plus attendre

Nous voicy au grenier à sel
Tous vis à-vis Maître Michel,
Ce bouché qui est si plaisant [1], BN. 1683, 1728
Ecoutons un peu le compliment et 1750
Qu'il fait à cette bonne Dame,
Nous en rirons, dessus mon ame.

LE BOUCHÉ.

Naidiu Madame ma boutiqua
A lez autre le fait la niqua,
Y et lo paradis de la chair,
Aussi bien l'Ité que l'Hiver,
Celos viaux et celos moutons :
Sont aussi gras que de cayons,
La livra vau ben quatro sou
S'en s'en manqua un payroroux [2].

IAN.

Voilà un drole compliment
Gagnons le pont de Saint Vincent,
Nous y voici, tournons le coin;
Et marchons à la droite main,
Passons au devant de saint Laurent,
Arrestons-nous un petit moment
Dedans saint Paul et nous aurons
A présent la bénédiction
Qui se donne le Vendredi
Et tu n'en seras pas marri.

1. Jusqu'ici les éditions de 1728 et de 1750 sont conformes à celle que nous publions.

2. Payroroux, petite monnaie de cuivre, d'après Ducange.

PIERRE.

Voilà qui est fait, continuons
Notre chemin et nous irons
Faire ensemble un petit tour,
Tout au proche du puits d'amour
C'est le rendez-vous des Bouchés,
Tu ne scaurois être fâché
D'entendre leur raisonnement,
Tu verras qu'ils sont fort plaisans,
Tournons ici, doublons le pas,
Je vois quatre Bouchés plus bas,
Qui parlent de grande action,
Ecoutons avec attention.

PREMIER BOUCHÉ.

Naidiu j'ai a y eu de bonheur,
J'ai tua un bou seu mon honneur,
Il est plus grou de la maitia
Que quand je l'acheti envia,
Je crais que quand il sintra lo feu,
Una pice en vaudra deux.

SECOND BOUCHÉ.

Naidiu Ovido en ma maison
Fait tout alla à recullon,
Los bous se changeon en de viau
Et los moutons en de agniau.

TROISIÈME BOUCHÉ.

Naydieu j'ai tua six grous agniau
Quan de jalie comme de viau,
Los rognions blanc comme papi,

Et sera Royar maingi,
Et y et de vrai vianda de pago,
Je n'en parlo pas davantago

QUATRIEME BOUCHÉ.

Naidiu je vous passo ma fai,
De tos los moutons j'ai lo rai
Et ni a cayon de dix écus
Qu'ayant tant de lard seu lo cu,
Il sont race de barbari
Et n'y ara que per los amis [1].

PRIER. Et bien qu'en dit-tu cher ami BN. 1683
L'entretien netti pas joli
Gagnons la rüe du charbon blanc,
Et marchons vitte en descendant
Retournons dans la rüe de Flandre,
Alons nous en s'en plus attendre
Passer la Sône au Port Dauphin,
A la Douäne je ne va point
Passe nous vitte battelière
Mais écoutons ces Lavandière,
Je croy qu'elle s'adresse a nous
Bonne femme que voulez-vous.

LA LAVANDIÈRE.

Monsieu vouli vous ren pay
Avant que vous vous en ally
Pay semaise, ou ben boutille,
Per faire baire cette boüillie.

1. Après ce vers, les éditions de 1728 et de 1750 redeviennent conformes au texte publié :
(1619). Ces gens la sont ils pas charmants, etc.

IAN.

Ma fois si l'on vous faisoit boire
Vous perdriez vôtre mémoire
La lessive alors resteroit
Personne ne la laveroit.

LA LAVANDIÈRE.

Ta raison Monsieu de tray-chin
Avez ton mantiau darlequin
Ta fuma gagne mais que tay
Pouvrou corna en bonna fay,
A ta santa Georgou Dandin,
Crai tu que je manquiam de vin.

PIERRE

1661 *Laissons la cette Lavandière*
etc.

II

1664 *Plus vîte que leur batillon*
Orsus nous voicy à la feüilliés BN. 1683
Janot, ou faudra t il allez.

IAN.

Faut aller a la poissonneri,
Afin de nous un peux diverti
Marchons tout droit en cette cariére
Ce sera juste nostre affaire
A la Platière nous voicy
Je te veux faire un reci
Que tout le monde va disant .

Ce sont mafois des innocent
Qui prennent pièce de trois blanc
Pour des méchants sous carolu
Qui valoit quatre double au plus
Cet ce qui a donné matiere
Aux Innocens de la Platiere.

PIERRE.

Continuons nôtre chemin
Nous voicy arrivé enfin
Tout juste à la poissonneri
Avançons-nous mon cher amy
Pour oüir cette poissonniere
Afin de nous donner carriere.

LA POISSONNIERE.

1693 *Veny a mey bieau Cuisini*
etc.

III

Dans le compliment des Poissonnières, les éditions de 1728 et de 1750 présentent quelques variantes.

1699 Donna zen vito quatro franc 1728 et 1750
Il let aussi grou qu'un enfant.
. . . .
1702 J'aime beaucoup mieux m'en passer. »
. . . .
1705 Qu'elle a de largeur trai carti »
Et sera un royal mingi.

. . . .

1710 Je vais voir la Commère Anne, »

. . . .

1712 Ce qu'il me faut présentement.

IV

1722 *Que chacun ara son tor*

L'AUTRE POISSONNIÈRE. BN. 1683, 1728 et

Comare ne vo fachi pas, 1750
To lo mondo n'a pas sopas
Vindra ben quoque jodelet [1],
Qu'achetera votro brochet,
Le brame et le carpe deman,
Sera de vianda d'Intandant,
Et niara que per los gotu [2],
Qu'apporteran force menu,
Et los Cusini de trei liard
S'en retorneran ben camard.

TROISIÈME POISSONNIÈRE.

Ven ver mai joli Garçon,
Acheta mo biau lanceron [3],
Ou ben mo petit barbillon,
Per en faire de ragotton,

1. Jodelet était le surnom de l'acteur comique Julien Bedeau (1590-1660).
2. Gotu : cossu ? ou goulu ?
3. Lanceron : jeune brochet.

Avoai qu'un peti de perci,
Et sera un Royal mingi.

LE CUISINIER.

Ces poissons ne sont point pour moi,
Garde-les aux Cuisiniers du Roi.

LA POISSONNIÈRE.

Voi, voi, no lo li garderan,
Marmiton, mechen panaman [1],
Je crayo qu'en ton borsillon
Ton argen brui come coton [2],
PIER. Laisson leurs faire leur accord BN. 1683
Passon la rüe tête de mort
Enfilon rüe l'enfant qui pice
Ou l'on vend de bonne espice
Regarde j'aperçoit le chien
Duquel parloit hier matin
Dans le change cette Fruitiere
Querelant le porteur de chere
1781 *Son maître a fait bâtir la croix*
etc.

V

1784 *A un vénérable Messire*
Il y avoit une Croix de bois, BN. 1683, 1728 et
Qui le fâchoit et incommodoit, 1750

1. Panaman : homme mou, lâche (de pana, torchon).
2. Ici les éditions de 1728 et de 1750 redeviennent conformes au texte publié :

(1723) Amy, que dis-tu de cecy, etc.

Car étant de la Religion,
Il fît faire proposition
Si l'on vouloit ôter cette Croix,
Que cent écus il donneroit,
L'on s'accorde, il compte l'argent,
Et l'on ôta incontinent
La Croix de bois pour lui complaire,
Et l'on mit là celle de Pierre [1].

JANNOT.

Je crois que si l'eut sçeu cela BN. 1683
Celle de bois seroit encor-la
Marchons s'en plus de baliverne,
Dedans la ruë de la lanterne
Et sans point faire la grimace
Tournon à gauche en cette place
Cét la boucheri des Terreaux
Ou l'on tue beaucoup des bestiaux
Et ces boucher sont aussi drole
Que les autre sur ma parole,
J'en aperçois quatre en ce coing
Avençons-nous ne tardon point
Je crois que leurs raisonnement
Nous fera rire assurement.

PREMIER BOUCHER [2].

Nai Dieu j ay un bou à mon établou BN. 1683

1. Ici les éditions de 1728 et de 1750 redeviennent conformes au texte publié :

(1793) Si la chose n'est véritable (etc.).

2. Les couplets des quatre bouchers diffèrent un peu dans le texte publié, où ils figurent dans un autre ordre.

Vou diria qui le raisonnablou
Y joüe du pi de devant
Comme un batelu de la man
Et de la jamba de derri
Comme un tambourg de menetri

SECOND BOUCHER.

Naidieu j ay un bou à la maison
Qu'a la piau de tella façon,
Qu'une bala d'artilleri
Aret de peina à la persi
Je voi faire habilli sa piau
En chamoi per faire de hau
Los bufflo que son en Itali
N'an la piau si forta que li.

TROISIÉME BOUCHÉ

Naidieu mon valet tuan un bou
Lou ladrou y manqui son coup

Il en est de même dans les éditions de 1728 et 1750 où l'on trouve les variantes suivantes :

. . . .
(1841) Mai quen chamoy je l'ayo mi,
Je men farai faire un habit.

. . . .
(1853) Je prî l'halebarda de fer,

. . . .
(1855) Naidiu, en tuan un mouton.

. . . .
(1858) Il avave cota de maillo,
Ou ben il etave sorci,
Je n'ai jamais vu son semblablo.

Après ce vers qui termine le couplet du quatrième boucher, les éditions de 1728 et de 1750 redeviennent conformes au texte publié. Dans l'édition de 1750, le vers 1792 est omis et le précédent n'a pas de rime.

Lou bou se levave tout dret
Et resemblave un jauguenet
Je pris de fet mon halebarda
Et je ly mit a l'envers l'ama.

QUATRIÉME BOUCHER

Maidieu, volan tua un mouton
Qu'étave nai comm'un charbon
Jamais je ne lou peu perci
Je crai qui l'étave sourci
Je virouliavo mon coutiau
De tout couta contra sa piau
Encor qui let de fin assi,
Il prit per trai fai la densi,

PIERROT.

Je suis satisfait à présent
Gagnion le quai de S. Vincent
Allons souper à la pareille
Je croy que je feray merveille
Nous voicy au pont S. Vincent
Nous y serons en peu de temps
Enfin nous voicy à la Pareille
Donnez nous du bon jus de treille
Que vous avez sincerement
Et puis vous mettrés promptement
Un brochet à la sauce douce
Nous jouërons très-bien du pouce
Soit à manger ou en dormant
Tout ce qui vous faudra d'argent,
De plus pour nostre collation

Pommes aux sucre avec marron,
Avec les quatre mandiant [1]
Tant plus vous aurez de l'argent,

L'HOSTESSE.

Voila qui est fait goûté le vin
Pour vous mettre un peu entrein
Vous verrez que cette boison
Vaut bien le vin de saint Simon [2].

PIERROT.

Allons ami je te reveillie
A ce bon vin de la Pareille
Voila le meilleur de Lyon
Et bien conte moy ta raison
Ne treuve tu pas Lyon drolle.

JANOT.

Je te jure que j ay bien rit
Surtout entendant le recit
Des Boucher, et des Poissonniere
Des Porte-fais et Lavandiere.
Voila qui est fait venez l'hôtesse
Que vous faut il de vos largesse.

L'HÔT.

Messieurs voila tout en écrit,
Il me faut un demi Loüis.

1. Les quatre mendiants : les figues, avelines amandes et raisin secs ; les quatre fruits secs qui « demandent à boire ».

2. Saint Simon, lieu dit, au faubourg de Vaise. Le vin de Saint Simon devait, à ce qu'il semble, avoir la même réputation que celui de Brindas ou de Suresnes.

PIERROT.

Un demi Louis le voila
Et trois pieces pour cella là,
Qui pendent le soupés à servi,
Allons-nous en chercher a dormi.

FIN

NOTES

9. Le Pont du Change. Les vieux Lyonnais l'appellent le « pont de Saône » ou le « pont de Pierre ». On en construisait une arche en l'an 1020. Très passant, bordé jusqu'au XIXe siècle par des maisons édifiées, aux deux bouts, sur ses premières arches, encombré partout par les échoppes, bancs ou étalages des marchands que le Consulat tente en vain d'en chasser, notamment par les merciers, les fourbisseurs, les vendeurs de vieux souliers, vieux livres, et autres bric-à-brac; si bien, disent les échevins, qu'on n'y trouve « pas quasy un poulce de vuyde au long des marches et codières des deux costez ».

18. Tabis. Étoffe de soie ondée et calandrée dont les Pincetti père et fils ont introduit à Lyon la fabrication dans le premier quart du XVIIe siècle.

20. « Couleur de Monsieur de Vendosme, c'est à dire invisible » (dit Furetière); Vendôme venant, par corruption de vent d'amont.

26. Beuffle pour buffle (justaucorps en cuir de buffle porté en guise de cuirasse). Colletin, ou pourpoint sans manches.

30. Louis XIV assiégea Dôle en 1668 et en 1674. En

1668, on donna à Lyon un grand ballet intitulé « La prise de la ville de Dosle ».

34. Le nom de ce capitaine de Verbois semble n'être ici que pour fournir une rime ; l'auteur est coutumier du fait. Voir plus loin : Phaël, Jean Roseaux, La Folie, etc.

38. Une famille Marolles était établie à Lyon à cette époque ; l'allusion ci-dessus doit la concerner. Le fameux Michel de Marolles, abbé de Villeloin, ne parle de ses valets, dans ses Mémoires, que pour se louer de leurs services.

107. Rifflé pour égratigné, écorché (Littré).

116. Scarron. Le *Virgile travesti* eut une édition lyonnaise en 1664. Une suite du *Roman comique* parut à Lyon vers 1680 (voir l'Introduction).

117. Les *Satires* de Boileau sont de 1666.

119. *Chronique scandaleuse ou Paris ridicule*, par Claude Le Petit, in-12, 1668.

120. *Les amours de Catulle*, de l'abbé de La Chapelle, eurent une édition lyonnaise (*Mercure galant*, décembre 1680).

129. *L'histoire du noble et vaillant Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, fille du roi de Naples*, Lyon, C. Chastelard, 1630.

130. *La Conquête de Charlemagne avec les faits et gestes des douze pairs de France et du grand Fierabras*, Lyon, 1664.

131. *L'aventurier Buscon, histoire facétieuse...*, Lyon, 1662.

132. *Les quatre fils Aymon*, par Huon de Villeneuve, Lyon, N. Gay, 1667.

133. *Adventures et faits merveilleux de Thiel Ulespiegle*, Lyon, 1663.

138. *Le Tombeau de la Mélancholie ou le moyen de vivre joyeux*, par le sieur D. V. G., Lyon, C. Larjot, 1634.

143. Bruscambille était le surnom de Deslauriers, comédien de l'Hôtel de Bourgogne. Ses œuvres, *Les plaisants Prologues*... et *Les Fantaisies*..., furent éditées à Lyon, en 1622.

191. Comme amateurs lyonnais de livres et de curiosités, on connaît, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, les libraires Anisson, Posuel et Rigaud, le trésorier Pianelli qui habitait Bellecour et Nicolas Grolier de Servières.

192. L'écu blanc valait 3 francs et le blanc 5 deniers.

216. Sur les libraires lyonnais établis sur le Pont du Change, lire les annonces du *Mercure galant* de mai 1681. La rue Mercière, on le verra plus loin, était la rue des imprimeurs et des libraires.

222. Un corps de garde qu'occupait la nuit la milice bourgeoise était établi, au XVII[e] siècle, dans une maison de la place du Change que la Ville avait acquise. La boutique où se trouvait le corps de garde fut louée à un libraire, à un marchand d'images, le plus souvent à un horloger. Ce locataire était, en 1679, l'horloge Nourrisson. Voir 230.

229. La loge du Change, où se tenait à Lyon la bourse commerciale et financière, avait été construite en 1631-1634 et reconstruite ou remaniée vers le milieu du siècle. Le Consulat la fit réparer en 1679 par des ou-

vriers ferblantiers, ainsi qu'une maison voisine, appartenant à la Ville et située également sur la place du Change.

230. L'horloge du Change, « tres neccessaire aux négociants », fut refaite par les frères Guillaume et Antoine Nourrisson, en 1671-73. Elle était placée dans la maison que la Ville possédait sur la place du Change, maison que le Consulat donna plus tard aux deux horlogers en paiement des travaux qu'il leur devait (voir les notes qui précèdent).

245. Les couratiers ou courtiers, qui servaient d'intermédiaires pour les négociations commerciales ou financières, remontent à l'établissement des foires de Lyon, au xve siècle. Leur nombre fut réduit à 40 en 1668 et l'exercice de leur profession réglementé par une ordonnance consulaire du 15 février 1675.

268. May : plus. La chopine (anciennement feuillette) représentait la moitié du pot de Lyon, soit de 54 à 52 centilitres.

271. Astura. Pour « à cet'hura » : à cette heure.

276. Le chien de Vimar était probablement une enseigne (voir, plus loin, 1775). Les Vimar ou Vimard, établis à Lyon au xviie siècle, étaient protestants; plusieurs exercèrent le métier d'apothicaire dans le second tiers du xviie siècle.

280. Le Consulat autorisa souvent, au xviie siècle, des libraires, des imagiers et des graveurs à vendre leurs marchandises dans le corps de garde du Change; c'est le cas de Lehudin, libraire (1649), de Louis Pinchard, mar-

chand d'estampes (1655), des graveurs Gabriel Forestier et Clair Gentot en 1652 et 1698.

304. Le nom de Roseaux est très vraisemblablement une invention de l'auteur (voir 34).

306. On portait aux enterrements des grands personnages des torches ou des cierges avec écussons aux armes et devise du défunt.

330. La Folie. Artiste inconnu et sans doute imaginaire (voir 304).

335-337. La grille de la prison ou celle de la cage où l'on exposait certains condamnés. Parfois on pendait en effigie, ce qui donnait du travail aux peintres.

338. Faire gille. S'enfuir; pour : faire l'agile. D'après Béroalde de Verville (*Moyen de parvenir*), l'expression rappellerait la fuite de saint Gilles qui s'exila de peur de devenir roi.

347-350. Charles Le Brun (1619 † 1690) ; l'Académie royale de peinture et de sculpture fondée en 1648.

353-354. Rimes qu'on retrouve dans *La Ville de Paris en Vers burlesques* (voir Introduction, p. 11). Probablement Jacques Bellange, peintre et graveur de Nancy (1594-1638), élève de Vouet.

356 et 383. Phaël, Elzears, voir 34.

389. *Les Métamorphoses d'Ovide*, traduction de P. du Ryer, Lyon, « en Bellecour », 1678, in-8, avec gravures ?

391. Claudine Bouzonnet-Stella, élève de son oncle Jacques Stella (née à Lyon en 1636, morte à Paris en 1697), a bien gravé le *Crucifiement* d'après Poussin, et, d'après son oncle, *Pastorales* et *Jeux et Plaisirs de l'Enfance* (52 planches seulement).

411. Le logis de la Fronde a sans doute laissé son nom à la rue de la Fronde qui existe encore, entre la rue Saint-Jean et la place du Petit-Collège.

420. Le c.. du verre sans doute. D'après Saint-Simon, (*Mémoires*) montrer le c.., signifie, « en matière de finance et de banqueroute..., faire voir qu'on est à bout, qu'on est perdu ».

425. Philozelle : filoselle?

454. Symaize ou cimaise, mesure lyonnaise qui remplaça le quarteron vers le milieu du XVe siècle et qui contenait environ 2 litres, 11 centilitres.

455. Hippocras. Boisson faite avec du vin, du sucre, de la canelle, du girofle, du gingembre etc. ; très en faveur à Lyon au milieu du XVIIe siècle.

460. Et si : et encore.

472. La scène se passe le Jeudi gras (voir 525) ; pendant le Carnaval, les clercs de la Basoche s'amusaient à plaider la « cause grasse ». Voir Audin, *La Bazoche*.

480. Deux édits, du 27 mai 1681 et de septembre 1683, défendirent aux ouvriers en soie de Lyon de prendre des apprentis protestants et aux huguenots du Dauphiné de former des rassemblements armés.

481 et s. L'hôtel du gouverneur de Lyon (rue Saint-Jean, aujourd'hui place du Gouvernement), ayant été agrandi en 1655, on y installa, pour Mgr de Villeroy, une salle de comédie qui servit fréquemment de théâtre aux comédiens de passage. Molière et sa troupe y avaient joué, en 1657, au profit des pauvres de l'Hôtel-Dieu ; des représentations s'y donnaient encore en 1678. Le

théâtre fut ensuite rue du Garet; il brûla plusieurs fois, et, après chaque incendie, en 1689 notamment, la salle du Gouverneur servit encore de salle de spectacle. A son tour elle fut détruite par le feu en 1722.

483. Sans doute *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, de Molière, représenté pour la première fois, à Paris, le 18 novembre 1660.

490. Depuis 1607 jusqu'à la Révolution, les Villeroy furent, de père en fils, gouverneurs de Lyon.

492. Cette rue, qui existe encore et où l'on voit l'enseigne qui lui donna son nom, allait, comme aujourd'hui, de la place de la Baleine au Palais.

523. Le Palais, incendié en 1622, reconstruit en 1626; était situé sur l'emplacement de la partie Nord-Est du Palais de Justice actuel. On le transforma en 1686.

525. V. 472.

544. Matafan. En patois lyonnais, matefaim. *Cf.*, en provençal, maufatan (malfaiteur).

555. Emboiser : tromper par des promesses.

556. Voir 335. En 1624, des filles de mauvaise vie sont expulsées du quartier de Bourgneuf et mises au carcan. On disait aussi « griller une fille » pour : la mettre dans un couvent (Dict. de Trévoux).

563. On appelait alors rue des Fouettés une rue qui allait de la rue Saint-Jean à la place du Palais ou de Roanne, entre les rues actuelles de la Bombarde et du Palais-de-Justice.

571. Une allée de traverse; en langage lyonnais : une allée qui *traboule*. Jadis un bon Lyonnais savait aller de

Bellecour aux Terreaux, les jours de pluie, sans se mouiller, par les allées de traverse.

578. Charrière : la rue.

580. Sainte-Croix, Saint-Étienne et Saint-Jean, trois églises orientées parallèlement et se touchant presque. Saint-Étienne, sur l'emplacement de la rue de ce nom, entre Saint-Jean et Sainte-Croix.

594. Souvenirs du Concile général de 1274 où fut prononcée, à Lyon, la réunion des Églises grecque et latine.

605 et s. L'horloge de Saint-Jean, attribuée à l'horloger lyonnais Hugues Levet, qui s'engagea, en 1598, à en refaire la sonnerie et fut aidé, en 1599, par le bâlois Nicolas Lippius ou Lippé. L'horloge fut ensuite réparée, en 1660, par Guillaume Nourrisson.

606. Le chant du coq avait la réputation de mettre en fuite le lion. A la base de la tour surmontant l'horloge, deux lions (que mentionne Béroalde de Verville) tournaient la tête en roulant les yeux. Ils ont disparu.

614. C'est-à-dire l'hymne de saint Jean : « Ut queant laxis... »

647. Les saints qui changeaient de niche chaque jour de la semaine et dont on attribuait le mécanisme à Nourrisson, sont signalés, au XVIIe siècle, dans la description de l'horloge, par Dumont. Ils ne fonctionnent plus.

651. Fayeton. Phaéton ou le Soleil.

655. Diane ou la Lune.

669. Les Huguenots, qui prirent et occupèrent Lyon en 1562-63, mutilèrent presque toutes les statues de la façade de Saint-Jean.

678. Le logis de la Bombarde, déjà cité au XVIe siècle, a donné son nom à la rue de la Bombarde (ex-rue Porte-Froc) où l'on voit encore, sur la façade du n° 10, une enseigne figurant une bombarde.

685. L'écuyer tranchant, le valet de l'auberge.

705. La Fronde, voir 411.

724. L'enseigne du Bœuf (au coin de la place Neuve) a donné son nom à cette rue.

728. Le marché aux bestiaux qui se tint, au XVIIe siècle, soit à Saint-Just, soit sur la place des Minimes, avec le marché aux porcs, établi place des Terreaux jusqu'en 1646.

734. La première pierre du couvent des Minimes avait été posée en 1555 ; la place des Minimes, devant leur monastère, était au-dessus de la place du Marché.

743. Naidiu (pour « nus aist Diu » : que Dieu nous ait !) était le juron ordinaire des bouchers lyonnais; on le retrouve dans la plupart des pièces en patois lyonnais. De là le sobriquet de « nagu », que l'on donne parfois encore aux bouchers.

745. Habiller un veau, c'est « en oster la peau, les tripes, etc., le mettre en état d'être coupé et cuit » (Furetière). Voir dans Béroalde de Verville (*Moyen de parvenir*, éd. Charpentier, p. 325) l'examen imposé aux bouchers qui voulaient passer maîtres.

753. La porte de Saint-Just.

755. Le logis du Bœuf couronné, fameux au XVIIe siècle. On en voit encore l'enseigne rue des Macchabées, dans le petit impasse du Taurobole. La maison avait une entrée sur la place de Choulans.

763. Millery, village des environs de Lyon dont le vin était jadis renommé.

777. La chapelle de Saint-Roch, à mi-coteau entre Saint-Irénée et la Saône, sur une terrasse dominant l'hôpital Saint-Laurent. La première pierre en avait été posée, en 1581, à la suite d'un vœu fait par la Ville pour obtenir la cessation de la peste. Embellie par Simon Maupin en 1644, la chapelle de Saint-Roch fut vendue en 1796 et démolie.

779. La fontaine de Syolan ou Choulans qui desservait l'hôpital Saint-Laurent.

786. Presse, pour : empressement.

787. L'hôpital Saint-Laurent-des-Vignes ou de la Quarantaine, au bord de la Saône, avait été fondé au xve siècle par Jacques Caille et sa femme. Il tenait son nom soit de la quarantaine qu'on y faisait faire aux pestiférés, soit de l'application que le cardinal d'Amboise fit à son entretien du produit des dispenses accordées aux Lyonnais pour user de lard et de fromage pendant les quarante jours du carême.

797 et s. Les sergents copponiers de l'Archevêque étaient chargés de prélever un *coupon* sur chaque mesure de grain pesée ou vendue.

802. Pour faire honte à quelqu'un, on le forçait à « baiser le babouin », « marmousset ou vilaine figure » (Furetière). Au figuré, baiser le babouin, c'était faire sa soumission. Lorsqu'un « gône » tombait, en glissant sur une « glissière », on lui faisait baiser l'empreinte faite sur la glace avec « un sou » (Puits-Pelu, *Vieilleries lyonnaises*).

On sait la pénitence imposée, au jeu de boules, à l'adversaire qui a perdu la partie sans marquer un seul point.

806. La Boucherie Saint-Georges était établie, depuis le milieu du XVIe siècle, dans la rue de l'Ours (entre la place Saint-Georges et la rue du Vieil-Renversé).

809. Voir 745.

812. Un sieur Langlois fit, en 1679, un legs de 300 livres pour l'établissement d'écoles sur la paroisse de Sainte-Croix.

814. Un cayon c'est un cochon, révérence parler.

828. La croix du Sablet, sur une place située entre le port au Sable (sur la Saône) et la rue Saint-Georges.

831 et s. Rousseau (beau blond). — Sur les batelières et leur langage, aussi vert que celui des poissonnières, voir Puits-Pelu, *Vieilleries lyonnaises*, et Littré; le Consulat réglementa leur profession en 1694.

834. L'Arsenal, desservi par un port, établi, en 1536, sur un terrain situé entre la rive gauche de la Saône et les rues actuelles du Peyrat, du Plat et Martin.

836. Le pont de Bellecour construit par Christophe Marie, en 1636; aujourd'hui le pont Tilsitt.

837-838. Etogi : économiser. Solards : souliers.

859. L'Académie royale d'Équitation, séparée de l'Arsenal par la rue du Plat; dirigée par Pierre Forestier en 1666-1682; fermée en 1685.

862. La vieille église de Saint-Michel se trouvait sur la place de ce nom (aujourd'hui place Antoine-Vollon). Réparée en 1673, elle fut supprimée en 1690 et transformée, en 1694, en magasin à poudre pour l'Arsenal.

865. Le jeu de palets, se rapprochant beaucoup du jeu de boules, mais joué avec des carreaux (Furetière).

867. Les Noyrat possédaient, au XVII[e] siècle, des terrains des deux côtés de la rue Sainte-Hélène, vers le Rhône, jusqu'à Bellecour; l'un d'eux était sans doute propriétaire du cabaret dont il est question plus bas.

869. Le jardin d'Ainay s'étendait, au XVIII[e] siècle, de la rue Sainte-Hélène (où il avait une porte) au rempart et de la rue Sainte-Claire aux Jésuites. On ouvrit plus tard, sur ce tènement, les rues Vaubecour (1728), d'Auvergne (1738) et de Jarente (1769).

873. Le Noviciat de Saint-Joseph, aux Jésuites; établi, vers 1618, le long de la rue Sainte-Hélène (où se trouvait l'église Saint-Joseph), vers les rues d'Auvergne et Auguste-Comte (ex-rue Saint-Joseph).

877. Du vin couleur gris-de-lin.

882. Le logis des Trois-Paniers qui existait, rue Thomassin, en 1631, et qui était proche de la boutique de l'éditeur-libraire Pierre Bouchard.

887. L'hôpital de la Charité, dont la première pierre fut posée en 1617 et l'église consacrée en 1626.

889. Le Rempart d'Ainay, allant de la porte d'Halincourt (sur la Saône, près le pont d'Ainay) au bord du Rhône; achevé en 1622. Tracé en lignes brisées, il coupait sur plusieurs points la rue des Remparts-d'Ainay.

896 et s. Le tènement de Bellecour, acquis en diverses fois par la Ville, à partir de 1609, pour y créer une place, était entouré de fossés et planté, du côté Sud, de trois rangées de tilleuls (arrachés en 1849), formant deux

longues allées dont l'une était un jeu de mail « long de plus de 500 pas ». En 1680-1681, on prolongea ces deux allées depuis l'église de la Charité jusqu'au Rhône.

902. La rue Bourg-Chanin (aujourd'hui rue Belle-Cordière).

908. Une maison de la rue Bourg-Chanin, démolie en 1865, avait pour enseigne deux mascarons cornus avec l'inscription « Sunt similia tuis » et la date « 1680 ». Les habitants du quartier portaient le sobriquet de « cornards », et l'on racontait que Ménélas, après la prise de Troie, était venu se fixer au Bourg-Chanin.

909. L'Hôpital. Le vieil Hôtel-Dieu du Pont du Rhône, constitué, vers la fin du XIIe siècle, par la réunion de deux aumôneries et administré, depuis 1578, par des notables de la cité.

912. Le Rendez-vous-des-Singes, un des nombreux logis que l'on rencontrait, au XVIIe siècle, dans la rue Bourg-Chanin.

913. Les Jacobins, dont l'église (démolie en 1823) bordait le côté Ouest de la place Confort, créée en 1557 (aujourd'hui place des Jacobins).

915. La Grande rue ou rue de l'Hôpital (continuée par la rue Palais-Grillet) était la grande artère de la ville; elle allait, de l'Hôtel-Dieu, au carrefour du Puits-Pelu où aboutissaient, avec les deux rues déjà nommées, les rues Ferrandière et Bon Rencontre. La rue Palais-Grillet aboutissait à la Grenette.

917. La Boucherie de l'Hôpital, établie au XVIe siècle, existait encore en 1838; en 1680, on la prolongea jus-

qu'au quai du Rhône. La rue Childebert actuelle (autrefois rue de l'Attache-aux-Bœufs) en marque à peu près l'emplacement.

927. Un veau raisonnable, c'est-à-dire de moyenne grosseur : pas trop petit, pas trop tendre, « plus difficile à trouver, dit Puitspelu (*Littré*), qu'une femme raisonnable ».

933. Sainte-Foy, village voisin de Lyon où l'on récoltait un vin réputé.

939. Pro. Pour prou : beaucoup.

941-42. Je vais tuer ma moitié de bœuf; viens tuer la tienne, si tu veux.

949. La rue Noire (rue Stella depuis 1858) et la rue Raisin (rue Jean-de-Tournes depuis 1863) coupaient toutes deux la Grande-Rue.

950. La rue Thomassin ouverte, en 1499, par Claude Thomassin, Conservateur des foires (voir 882) ; l'alignement de la ville, en 1680, porte sa largeur à 16 pieds. C'est dans cette rue, chez Pierre Bouchard en 1683, chez la veuve de N. Barret en 1750, que fut édité ou vendu le *Lyon en vers burlesques*.

952. La maison du Grand Cas, ou du Grand K, qu'on trouve, rue Thomassin, de 1638 à 1694.

953. Les Trois Paniers ; voir 882.

994. C'est le Vendredi Saint (voir 525).

1014. La rue Mercière était, depuis la fin du xve siècle, le quartier général des imprimeurs et des libraires.

1016-1017. Voir 950.

1036. La rue de la Monnoye, aujourd'hui de la Monnaie.

1042. Faire pache : faire affaire.

1048 et s. Les livres proposés par le libraire sont, pour la plupart, indiqués comme livres nouveaux dans les nos du *Mercure galant* des années 1682 et 1683 (voir 1086).

1053-1054. Molière était mort le 17 février 1673.

1055. Œuvres de M. Racine, 2 vol. in-12 (*Mercure galant*, janvier 1683).

1058. Sans doute, le « Poème du quinquina » de Monsieur de la Fontaine, in-12, 45 sols. (Livres nouveaux, chez Thomas Amaulry à Lyon, dans le *Mercure galant* de janvier 1682). Voir 1086.

1061. Histoire de D. Quichot de la Manche, de la nouvelle traduction de ces Messieurs, in-12, 4 vol. (Livres nouveaux, chez Th. Amaulry à Lyon, dans le *Mercure galant* de décembre 1680.) Autre édition illustrée (*Mercure galant* de janvier 1683).

1064. Barbe du Dauphiné : surnom lyonnais de l'âne.

1071. Le Théâtre de la Turquie... in-4° (*Mercure galant*, septembre 1682).

1080. Le Voyage de Jean Struis en Italie, en Grèce, en Moscovie, Tartarie et Perse, aux Indes, 3 vol. in-12, avec figures. (Livres nouveaux chez Th. Amaulry, à Lyon, dans le *Mercure galant* de janvier 1682.)

1081. Les Voyages de J.-B. Tavernier; éditions en 1677, 1678, 1682.

1083. Le voyageur Balthazar de Monconys (1608-1665), un lyonnais, fils et frère de deux Prévôts des marchands de la Ville de Lyon. *Journal des Voyages de M. de Monconys*. Lyon, Boissat et Remeus, 1665-1666, 3 vol. in-4°.

1086. Le *Mercure galant* s'imprima de 1672 à 1674, puis, avec plusieurs interruptions, de 1677 à 1685 ; il ressuscita de 1714 à 1716. — Il parut d'abord, à Paris, chez Cl. Barbier, puis, à Lyon, chez Thomas Amaulry, libraire rue Mercière, à la Victoire, sous le titre de *le Nouveau Mercure galant* (1677). Amaulry s'était fait céder le privilège accordé, en février 1672, à un sieur Dam. Chaque mois, en tête du volume du *Nouveau Mercure*, on trouve la liste des livres nouveaux en vente, à Lyon, chez Amaulry. Lyon en vers burlesques ne figure pas sur cette liste.

1088. Le grand Dictionnaire historique, de L. Moreri, édité à Lyon en 1674 et 1681.

1089. Ambrosii Calepini dictionnarium octilingue... (1502) : éditions lyonnaises en 1647 et 1681.

1093. Nouvelle vie des Saints, puis Vie des Saints de Messieurs de Port-Royal, in-4°. (Livres nouveaux de Th. Amaulry, dans le *Mercure galant* de décembre 1678 et septembre 1682.)

1108. La rue Tupin ou rue Pépin, qui existe encore. Ainsi nommée, soit à cause d'une enseigne où l'on voyait le roi Pépin, soit à cause des *tupinées* qui s'y faisaient, sortes de tournois bouffons où les joueurs, à cheval, devaient, à l'aide d'une gaule, renverser, sans se mouiller, une marmite ou tupin, pleine d'eau, pendue à une corde traversant la rue.

1109 et s. La Halle ou Grenette, sur l'emplacement des n°s 19 et 21 de la rue Centrale actuelle, entre les rues Grenette et Tupin. La rue Haute-Grenette est la rue

Grenette actuelle; la rue Basse-Grenette est représentée par la rue Centrale.

1114 et s. Gagne-denier ou commissionnaire, pour : portefaix. Sur cette prétendue maîtrise, voir 745.

1118. Bessons, en langage lyonnais signifie : jumeaux ?

1119. En disant trois fois : « Ah, Seigneur ! » ?

1129. Avec ce crieur d'objets perdus ou crieur de Ville et (plus loin, 1151) le crieur de vin, on entendait encore à Lyon, au XVIIe siècle, les crieurs jurés, les crieurs d'enterrements, et, la nuit, les réveille-matin (voir Introduction).

1131. Saint-Genis-Laval, à 8 kilomètres de Lyon.

1139. Les Cordeliers, dont l'église existe encore sur la place de ce nom (Saint-Bonaventure).

1141. Une maison du Sauvage existait déjà, en 1528, dans la rue Grenette, près de l'Estrapade; c'était semble-t-il une auberge. D'autres maisons, rue de l'Aumône et sur les Terreaux, portaient l'enseigne du Sauvage.

1144. La Friperie; voir, plus loin, 1168.

1145. La rue Dubois devrait son nom aux chantiers de bois qui s'y trouvaient jadis.

1154. La maison des Trois Carreaux, dont on voit encore l'enseigne, rue Centrale n° 7, dans la partie de cette rue qui était jadis la rue Basse-Grenette ou des Trois-Carreaux.

1160. Pour abreuver notre oiseau ? On donnait du vin aux perroquets pour les faire parler.

1168. La Friperie donna son nom à la rue Vandran ou des Fripiers, allant, de la rue Dubois, à la rue de la Poulaillerie et prolongeant la rue des Quatre-Chapeaux.

1175. Mic-mac : intrigue de bas étage, dit Littré.

1188. Le marché aux volailles transporté, en 1639, de la rue Vandran dans la rue des Presses (derrière Saint-Nizier), a laissé son nom à la rue de la Poulaillerie où fut jadis l'Hôtel de Ville de Lyon.

1195. Morelle, nom bressan et lyonnais de la foulque ou judelle.

1207. Un marché très fréquenté se tenait sur l'étroite place Saint-Nizier.

1219. Fieri : frapper.

1220. Notre monsieur : notre maître.

1239. Tonetta, petit tonneau, ou tonnelle? Probablement une de ces moitiés de tonneaux dans lesquelles se tenaient jadis les marchandes.

1245. Etan : réservoir.

1260. Limaces ; pour : escargots.

1261. Pour un huguenot qui ferait gras le Vendredi Saint.

1263. La petite rue de la Limace, entre le côté Nord de la place Saint-Nizier et la maison des Tournelles qu'on démolit pour agrandir la place.

1285. La Fromagerie, établie sur la place de ce nom (sur le flanc Nord de l'église Saint-Nizier) et sur la rue de la Fromagerie allant de la place Saint-Nizier à la rue Neuve.

1295. Le Plâtre, autrefois plâtre du Saint-Esprit, (d'une grange que possédaient près de là les confrères du Saint-Esprit), était une petite place (plâtre) au carrefour des anciennes rues du Plâtre, Mal Conseil, de la Sirène et

Bât-d'Argent (aujourd'hui l'angle de la rue du Plâtre et de la rue de l'Hôtel-de-Ville). Les chargeurs du Plâtre (les forts de la Grenette) étaient nommés par le Consulat qui réglementa leur profession en 1686.

1299. Le Collège des Jésuites ou de la Trinité (aujourd'hui le Lycée) fondé en 1527, confié aux Jésuites en 1565.

1302. L'Enseigne du Bât ou Bas d'Argent, qui existait encore au XVIIIe siècle, a laissé son nom à la rue du Bât-d'Argent qui allait alors de la place du Plâtre au Rhône.

1323. La cour du Collège des Jésuites, sur le flanc droit de leur église, fut décorée de peintures, en 1662, par les peintres Thomas Blanchet, Puits et Sevin.

1340. La rue Mulet (ou de Montribloud) où un logis portant pour enseigne un mulet était fréquenté par les muletiers venant de Provence.

1342. La rue de l'Arbre-Sec (de la rue du Plâtre au Rhône) rappelle une enseigne, et, plus anciennement, un arbre qui sécha avant la fin du XIVe siècle.

1344. Les Pères de la Mission, Prêtres de Saint-Joseph ou Cretenistes, établis, depuis 1662, le long de la rue du Garet; leur église était sur la rue des Basses-Escloisons qui allait du Rhône à l'Hôtel de Ville (aujourd'hui la rue Lafont).

1345. Le jardin de l'Hôtel de Ville, créé en 1650, occupant l'emplacement actuel de la place de la Comédie et du Grand-Théâtre.

1348. L'Hôtel de Ville de Lyon construit, de 1646 à 1655, sur les plans de Simon Maupin, voyer de la Ville, assisté du Lyonnais Gérard Desargues.

1358. En 1655, le sculpteur Martin Hendricy sculpta le modèle en bois d'une tête d'éléphant qu'on fit fondre en laiton pour la « cascade » de la grande cour de l'Hôtel de Ville.

1365. La grande salle de l'Hôtel de Ville, décorée, en 1668, par Blanchet et Panthot.

1371. Pour la même salle, l'horloger poméranien Daniel Gom, établi à Lyon, construisit, en 1650-1651, une horloge où un astrolabe à cadran indiquait les mouvements de la lune et des planètes. Sept statues en bois, sculptées par Mimerel en 1655, figuraient les sept planètes et indiquaient les jours de la semaine. Ce mécanisme fut réparé, en 1668, par les frères Nourrisson, et le sculpteur Nicolas Lefebure y ajouta des sculptures.

1373 et s. Le 13 septembre 1674, un incendie détruisit la toiture de la grande salle, les peintures, l'horloge et les deux pavillons du côté Nord de l'Hôtel de Ville.

1374. Les frères Antoine et Guillaume Nourrisson ayant réparé l'horloge « depuis quelques années » (ils y travaillaient en 1676), demandent au Consulat, le 2 septembre 1682, de faire visiter et estimer leur travail.

1375. Les peintures des montées (du grand escalier) furent commencées, en 1661, par Panthot et Blanchet.

1391. Le portail de l'église des Jacobins, achevé en 1660, fut démoli pour qu'on pût surélever le pavé de la rue, et refait en 1679.

1394. Les exécutions eurent lieu longtemps rue Grenette, où était l'estrapade; depuis le milieu du XVIIe siècle on les faisait sur la place des Terreaux, devant l'Hôtel de Ville.

1395. La fontaine de la place des Terreaux, érigée en 1646, comportait une pyramide surmontée d'une croix de 6 pieds de haut. En 1661, la fontaine fut refaite sur les plans du sculpteur Nicolas Lefébure et la croix transportée à Fourvière.

1401. Le Séminaire dit de Saint-Irénée, fondé par l'archevêque Camille de Neuville en 1659, dont les jardins (aujourd'hui jardin public) descendaient alors, de la montée ou Côte Saint-Sébastien, jusqu'au Rhône.

1403. La croix dont la place Croix-Pâquet actuelle conserve le souvenir avait été rétablie, en 1628, « en la place qui avoisine la maison du sieur Pacquet »; un Antoine de La Croix, alias Pasquet, vivait à Lyon en 1485.

1406. Saint-Sébastien, chapelle située au haut de la Côte ou Montée de ce nom, près des remparts.

1409. Par la porte de la Croix-Rousse ou de Saint-Sébastien.

1413. Le Petit Louvre, logis situé sur le côté Ouest de la grande rue de la Croix-Rousse, non loin du rempart.

1437. La Grand-Côte.

1441. S'agit-il d'un M. de Nevers ou d'un évêque? Ce nom est-il là pour la rime ?

1443. Rue Neyret, entre la Grand-Côte et la Côte des Carmélites.

1445. Le couvent des Carmélites, sur la côte de ce nom, fondé, en 1616, par la femme d'un Villeroy gouverneur de Lyon (le marquis d'Halincourt). Marie-Thérèse de Villeroy y fut religieuse de 1690 à 1723. On voyait, dans la chapelle des Carmélites, les mausolées de plusieurs membres de la famille de Villeroy.

1447. Les religieuses Annonciades ou Bleu-Célestes, établies à Lyon, depuis 1624, au-dessous des Carmélites.

1449. Les Chartreux qui occupaient, depuis 1590, l'ancient tènement de la Giroflée.

1465. Le Consulat fit fermer, en 1636, les casemates de la porte Sébastien.

1469. L'ancienne porte Saint-Jean, s'ouvrant dans le rempart, au bord de la Saône, sur la rive gauche; nommée, depuis 1639, porte d'Halincourt, du nom du gouverneur qui avait contribué à la faire construire aux frais du roi.

1470. La butte servant au tir de la Compagnie des Arquebusiers de la Ville, inaugurée en 1670; elle a donné son nom à la Montée de la Butte.

1476. Le couvent des Cordeliers de l'Observance, fondé, en 1492, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'École Vétérinaire.

1492. Ce tombeau, en forme d'autel, mentionné au XIIIe siècle, démoli en 1707, était au bord de la Saône, près de l'Observance.

1495. La porte de Vaise ou du Lion construite, en 1588, au bord de la rivière, au pied du château de Pierre-Scize.

1498. L'ancien château fort des archevêques de Lyon, acquis par Louis XI et servant alors de prison d'État.

1509. La Chana, ancien hôpital affecté aux enfants; le Consulat permit, en 1675, qu'on y installât la communauté des Nouvelles Catholiques. La montée de la Chana limitait, au Nord, le tènement de cet hôpital.

1512 et s. M. de La Roche, c'est-à-dire Jean Cleberger, riche marchand et banquier de Nuremberg établi à Lyon où il mourut en 1546 et où sa charité lui valut le surnom de Bon Allemand. Ces vers sont le premier document qui donne à la statue dressée sur la Roche de Bourgneuf le nom de M. de La Roche et présente ce personnage comme un doteur de filles.

1540. La rue de Bourgneuf, alors bordée de maisons des deux côtés, (aujourd'hui le quai Pierre-Scize), était le quartier des tanneurs. En 1755, l'auteur de la *Mandrinade* écrit, dans sa dédicace :

> ... Tout le Bourgneuf
> Qui sent si fort la peau de bœuf.

1563 et s. Les bandes de violons des sieurs de Bargues et La Violette jouèrent à l'Hôtel de Ville de Lyon pendant la collation offerte par la Ville à Christine de Suède en 1656; la bande de La Violette, dite « la grand bande » comptait 18 violons.

1564. Toilette : étui ou enveloppe.

1571. Badin.

1573. Le Grenier à sel était dans la rue Bourgneuf, sur le côté de cette rue bordant la Saône, un peu en aval de la statue de M. de La Roche.

1574. Ce Michel est un boucher (voir aux Variantes).

1575. La rue de Flandre continuait la rue de Bourgneuf et allait jusqu'au pont du Change; c'est aujourd'hui le quai de Bondy.

1578 et s. L'église de Saint-Paul et celle de Saint-Lau-

rent (détruite pendant la Révolution) n'étaient séparée que par un étroit passage où une voûte les réunissait sur un point.

1591. La rue de la Juiverie, qui existe encore.

1592. La Poulaillerie Saint-Paul. La place de ce nom était au bas de la Montée des Grands Capucins (aujourd'hui Montée des Carmes-Déchaussés).

1595. La Boucherie Saint-Paul, établie en 1562, occupait le coin de la place Saint-Paul où débouche aujourd'hui la rue Galtier. Cette rue représente les anciennes rues de l'Ours et du Charbon-Blanc. Le Puits d'Amour, rendez-vous des bouchers, était dans la rue de l'Ours, qui aboutissait place de la Boucherie. La rue du Charbon-Blanc, prolongement de la précédente, allait de la boucherie à la rue de Flandre, c'est-à-dire à la Saône.

1607. Ovide, l'auteur des *Métamorphoses*.

1623. La rue du Charbon-Blanc (ensuite de l'Ange), allait de la Boucherie Saint-Paul à la rue de Flandre (voir 1595). La famille du chirurgien-poète J.-C. Dunant habitait rue du Charbon-Blanc en 1602.

1627. Le port Dauphin ouvert, en 1662, en mémoire du fils de Louis XIV né l'année précédente, était devant la place de la Douane.

1634. Bêches : bateaux garnis de cerceaux recouverts d'une toile ; généralement ils étaient conduits par des batelières qui passaient les promeneurs d'une rive à l'autre de la Saône.

1636. La Douane avait ses bureaux dans la rue de Flandre. Sur l'emplacement de la place de l'Ancienne-

Douane qui en gardait le souvenir, on a ouvert la rue Louis-Carrand.

1638. Menu : monnaie.

1640. La place de la Feuillée, sur le quai des Augustins (aujourd'hui quai de la Pêcherie), devait son nom à une feuillée ou tonnelle en feuillage que les crocheteurs et gens du port avaient élevée là, au début du XVIIe siècle, pour s'y abriter. Sur cette petite place se trouvaient le mur de la Boucherie des Terreaux et la maison des Augustins.

1642 et s. Les lavandières, déjà renommées pour la verdeur de leur langage, lavaient le linge à bord des plates, bateaux plats et carrés amarrés aux quais. Quand un « gône » de Lyon s'amuse à compter, du rivage, les laveuses des plates, il est certain d'être apostrophé dans le ton de ce couplet. C'est d'ailleurs ce qu'il cherche.

1646. Vous boirez le premier.

1651. M. de Trois Chiens ? Ou très « chien » au sens de très avare ?

1659. Enpinta ? Empreinte, marque ?

1664. Batillon : la tapette en bois servant aux lavandières à battre le linge.

1669. L'église de la Platière occupait le côté Nord de la rue de la Platière.

1681. De même qu'on appelait les gens du Bourgchanin « les Cornards » (voir 908), on donnait aux habitants du quartier de la Platrière le sobriquet d'« Innocents ». Ces faux innocents avaient la réputation de compter à leur avantage.

1687. Les bâchuts : bateaux servant de réservoirs à poissons.

1690. La Poissonnerie, marché couvert construit, en 1670-1672, dans la rue de la Pêcherie ; celle-ci, parallèle au quai actuel, débouchait sur la place de la Feuillée.

1703. Brama : brème.

1705. Trois cartes de largeur. On vendait le poisson, comme les pâtés, par tranches dont l'épaisseur se mesurait avec une carte à jouer.

1714. La Lioda.

1745. Bien qu'elles manient l'eau, elle n'est pas pour leur museau.

1753. Cache-museaux, ou plutôt casse-museaux, pâtisseries. Petits choux à pâte tendre « ainsi appelés par antiphrase », dit le Dictionnaire de Trévoux.

1756. En 1653, deux condamnés sont « mys au carcan en un piloty », l'un à la Grenette, l'autre sur la place des Terreaux.

1757 et s. La gratelle ou la gale. Louis Malherbe, mort en 1675, fut chirurgien de l'Hôtel-Dieu de 1631 à 1637. En 1637, un autre Malherbe passait ,en présence des Échevins, son examen de chirurgie. Jean-Claude Dunant fut le confrère de ces Malherbe.

1770. La Tête de Mort, vieille enseigne qui donna son nom à la rue Tête-de-mort. Cette rue, qui fait aujourd'hui partie de la rue Longue, allait de la rue de l'Enfant qui pisse à la rue de la Pêcherie.

1775. Cette rue (entre la rue de la Platière et la rue qui précède) devait son nom « à la petite figure d'un

Enfant qui pisse » qu'on y voyait, sur une maison ; « statue de pierre blanche... assez bien dessinée et de fort bon goût », dit l'*Almanach de Lyon* pour 1745. En 1838, les droguistes qui habitatent là demandèrent qu'on changeât le nom de leur rue, nom qui effarouchait les maisons religieuses et les gens distingués de leur clientèle. Cette rue fait aujourd'hui partie de la rue Lanterne, où de nombreux droguistes ont encore leurs vieilles enseignes.

1778. Le chien de l'apothicaire Vimar ; (voir 276).

1781. La croix de la Platière se trouvait derrière l'église de ce nom, vers la rue Lanterne. Messire Millet, curé de la Platière (voir le vers 1784), parle, dans ses *Récits*, de la bénédiction, en 1647, d'une croix de pierre placée au milieu du cloître de son église. Voir, aux Variantes, une version différente de l'histoire de cette croix.

1790. Les Vimar étaient protestants ; (voir 276).

1804 et s. L'église paroissiale de Saint-Saturnin ou Saint-Sorlin, sur l'emplacement de la place Meissonier-vis-à-vis l'église Saint-Pierre qui était la chapelle du couvent des Bénédictines.

1805. L'abbaye royale des Bénédictines de Saint-Pierre ; aujourd'hui le Palais Saint-Pierre construit, depuis 1659, sur les plans de François de Royers de La Valfenière, architecte avignonnais.

1808 et s. La rue des Ecloisons (écluses?) allant de la place des Terreaux à la rue Lanterne, est aujourd'hui la rue Constantine. Elle s'appela plus tard rue de la Cage, du logis de la Cage d'Or qui y avait son enseigne et dont l'hôtelier était le traiteur et le cafetier du Consulat.

1824. La place des Carmes joignant la place des Terreaux, sur l'emplacement de nos rues Terme et d'Algérie. Le portail des Carmes était sur cette petite place.

1828. La Boucherie des Terreaux, reconstruite en 1612, agrandie en 1735, s'étendait entre la rue Lanterne et la place de la Feuillée.

1841. En chamoy : préparée, chamoisée.

1852. Joguenet .Dans une chanson lyonnaise de 1744 contre les inventions de Vaucanson on lit :

Y fa chia los canards
Et la Marionnetta
Lo plaisant Joquinet...

Dans l'édition de la Bibliothêque Nationale (voir, aux Variantes, 1722), il est question d'un « jodelet », un niais à ce qu'il semble (allusion au comique Julien Bédeau, dit Jodelet (1590-1660).

1860. Un couteau qui ne peut couper « prend » ou « fait la dance » (voir aux Variantes).

1863. Les Augustins établis à Lyon depuis le XIVe siècle. Leur chapelle est aujourd'hui l'église Saint-Vincent (voir 1640). Jeau-Claude Dunand, qui prit pour pseudonyme « l'Enfant d'un an de la place des Terreaux », fut voisin des Augustins ; il faisait partie du pennonage Fontaine Saint-Marcel et place des Terreaux.

1865. Le logis de la Pareille avait sans doute pour enseigne une fleur de parelle ou pareille. La rue Pareille, qui existe sous ce nom à la fin du XVIIe siècle, va de la

rue Bouteille au quai de Bondy, derrière l'ancien tènement des Augustins.

1889. Neuville. En 1679, le chirurgien-poète Jean-Claude Dunant, dont l'état civil de Lyon ne mentionne pas le décès, écrit sa *Requeste héroï-comique* à Collonges, village situé sur la Saône, entre Lyon et Neuville.

ITINÉRAIRE ET SOMMAIRE

Première Journée.

Seconde Journée.

1629. — La Douane, 1636. — La Lavandière, 1643. — La Platière; les Innocents de la Platière, 1679. — La Poissonnerie; les Poissonnières, le Cuisinier, 1690. — Le chirurgien Malherbe, 1757. — La Tête de Mort, 1770. — La rue de l'Enfant qui pisse, 1775. — Le chien de Vimar, 1778. — La Croix de la Platière, 1781. — Saint-Saturnin et Saint-Pierre, 1804. — Rue des Escloisons; la Cage, 1808. — Rue Lanterne, 1820. — La place des Carmes, 1824. — La Boucherie des Terreaux; les bouchers, 1828. — La Pareille, 1865.

TABLE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.